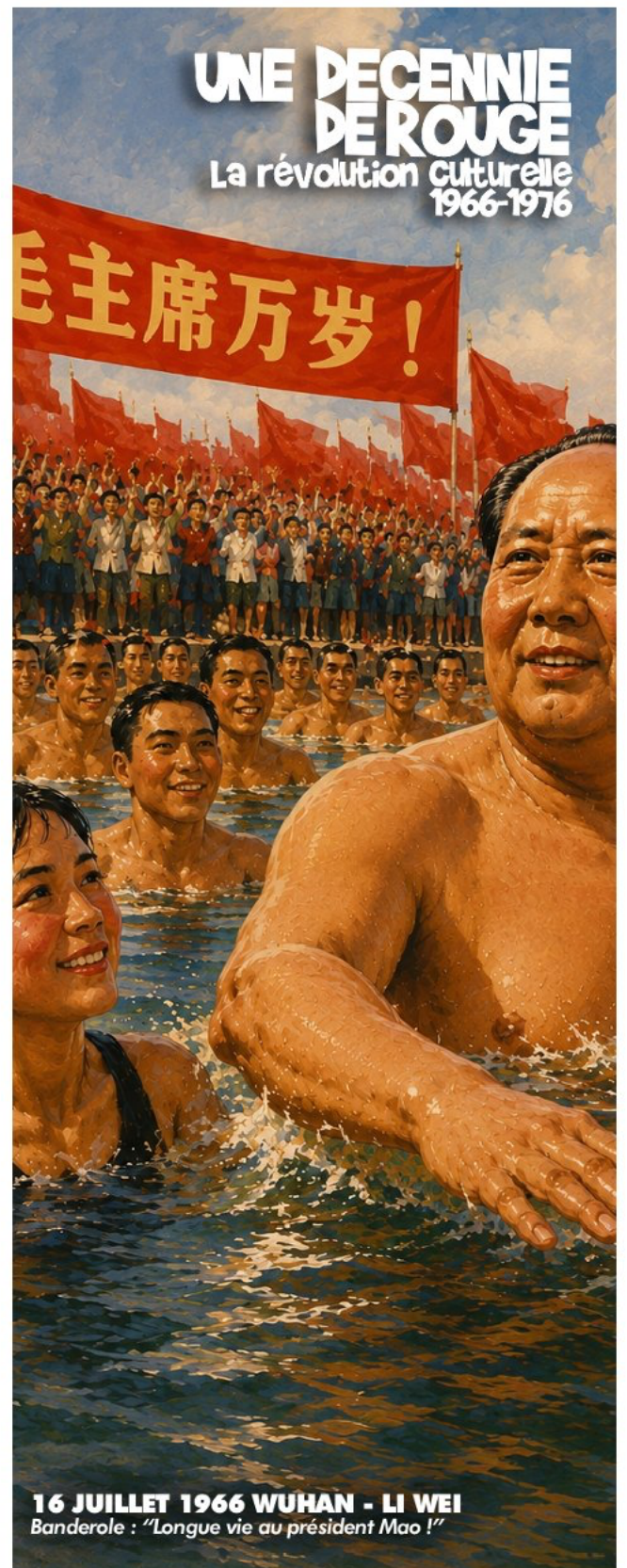




16 juillet 1966 — WUHAN

Li Wei (李薇), 20 ans — étudiante en ingénierie mécanique à l'Institut de technologie de Wuhan.

Elle étudie la conception des machines, la résistance des matériaux et les équipements destinés aux industries du Yangzi.

Elle est une des rares femmes de sa promotion.

Dès juillet 1966, elle participe aux premiers mouvements étudiants révolutionnaires, devenant la secrétaire de cellule de la Ligue de la jeunesse communiste au sein de son institut.

Dans le quartier de Hanyang, à Wuhan, ce matin-là, tout est calme. Au lendemain de la manifestation des étudiants de l'Institut de technologie, en soutien à la politique du grand timonier, tout est revenu à la normale. Il y a bien eu quelques échauffourées avec la police, traitée d'agent de l'Occident par quelques excités, mais rien de plus.

Li Wei, après avoir bu son thé vert et fini un morceau de galette de maïs de la veille, se prépare à aller à l'Institut.

Son père, Guoqiang, est assis sur son petit tabouret en bambou, sa jambe dans le plâtre allongée devant lui. Il pose sa pipe et lève la tête vers son unique enfant.

– Wei, je t'en supplie, au nom de la révolution, fais attention à toi. J'ai entendu des murmures inquiétants hier.

Elle lui sourit, tendrement.

– Ne t'en fais pas baba, Jianming est toujours avec moi.

Son père se rembrunit.

– Oui... tu sais ce que je pense de ce gredin.

Sa jeune fille se penche vers lui sans répondre et lui fait un bisou sur le front.

Elle se dirige tranquillement vers l'Institut où elle veut participer à une réunion publique d'autocritique collective des moyens de production dans les industries du Yangzi. Et comme toujours, son chemin la fait passer par les bords du fleuve Yangtsé.

Mais ce matin-ci, il y a une foule de gens attroupés sur les bords du Yang-tsé, Wei aperçoit même quelques gardes à l'allure peu amène.

Elle reconnaît l'un de ses camarades d'études, un grand jeune homme dégingandé, aux cheveux noirs hirsutes et au regard toujours souriant, presque insouciant.

– Dis, Liang, tu sais ce qu'il se passe ?

Il se retourne et cesse de mâchouiller la lamelle de bambou qu'il triturait entre ses dents.

– Ah, Wei... il paraît que le président Mao se baigne dans le fleuve... tu te rends compte !

– Tu as entendu ?

– Oui, camarade.

Alors qu'elle rebrousse chemin, l'homme l'interpelle.

– Mais, si le président ne vient pas, moi je viendrais, camarade Li Wei.

Elle se retourne vers lui en souriant poliment, puis sans rien dire de plus, elle repart vers Liang qu'elle voit déjà sur la rive avec ses vêtements.

– Alors, Wei... c'était comment ?

– Ça va, l'eau était bonne...

Elle laisse son camarade d'études médusé de sa désinvolture et se rhabille.

– ...tu viens ? On a notre réunion à préparer.

– Je suis donc une personnalité ?
 Le garde reste silencieux un moment avant d'éclater de rire.
 – Si ça te plaît de le penser...
 – Non, je t'avoue que je m'en fous un peu, ce qui m'importe c'est de faire ce qui est juste pour le peuple et la révolution, camarade.
 Elle insiste bien sur le dernier mot, histoire de bien montrer qu'elle n'est pas qu'une jeune fille insouciance.
 – C'est bien... je préfère ce langage. On n'a pas besoin de "prima donna" en Chine.
 Cette fois, c'est elle qui lui répond avec un petit rire entendu.
 – Je peux te poser une question, camarade ?
 – Pose ta question, je verrai si tu auras une réponse.
 – On a une réunion à l'Institut, tout à l'heure...
 Le garde l'interrompt.
 – Ne bouge plus !
 Il semble s'inquiéter de ce qu'il y a dans l'eau.
 – Qu'y a-t-il ? demande-t-elle.
 – Quelque chose m'a frôlé... comme des chatouillis, des picotements étranges sur mes jambes.
 Elle rit bien fort.
 – C'est un poisson-chat ! Ça leur arrive quand ils deviennent un peu curieux.
 Le garde la regarde stupéfait.
 – Un poisson-chat ? Ça existe ? Et ça miaule ?
 Elle s'est approchée de lui et fait de grands gestes dans l'eau.
 – Ne t'inquiète pas... ils ne griffent pas non plus... mais ils ont une chair blanche et tendre.
 – Tu m'en diras tant. Mais... tu me parlais d'une réunion...
 – Oui, une réunion publique d'autocritique collective des moyens de production dans les industries du Yangzi. Et je me demandais si ça pourrait intéresser le président Mao.
 Le garde n'en croit pas ses oreilles que quelqu'un ose proposer ça. Mais il semble apprécier l'aplomb de la jeune secrétaire de cellule.
 – Honnêtement, ça m'étonnerait, mais je te promets de faire passer le message au président tout à l'heure.
 Alors qu'ils finissent leur conversation, l'un des autres officiers de la garde rapprochée crie.
 – Le président Mao va sortir du bain, faites écarter tout le monde, avec respect surtout !
 L'homme à côté de Wei se retourne vers elle, l'air sincèrement désolé.

Wei n'en croit pas ses oreilles, elle reste bouche bée en essayant de regarder par-dessus les épaules des gens qui sont devant eux.
 Malheureusement, un mouvement de foule derrière la fait bousculer la vieille dame devant elle.
 Cette dernière, l'air irritée, se tourne vers la jeune fille à l'air désolé.
 – Attention à ce que vous faites ! Votre jeunesse ne vous donne pas tous les droits !
 Wei reconnaît immédiatement une des anciennes pionnes de l'école primaire où elle allait, plus jeune.
 – Pardon, madame Wang... je suis désolée...
 Enfin, la petite vieille, aiguisant son regard, la reconnaît aussi.
 – Ah, mais tu es Li Wei, celle qui ne tenait jamais en place à l'École primaire de la rue Jiefang.
 – Oui madame, c'est moi.
 Elle rougit presque, alors que la vieille dame s'est déjà retournée pour regarder vers le fleuve.
 Une rumeur court de bouche en bouche, répétant...
 "On essaie de noyer le président Mao !"
 Wei est horrifiée.
 – Ooooh non !
 Mais des cris de joie viennent infirmer ce ragot, il y a même des applaudissements qui secouent la foule.
 "Le président Mao nage ! Il va traverser le fleuve... à son âge, c'est formidable !" crie-t-on encore.
 Elle se retourne vers son camarade, avec ce sourire qui plaît toujours à son "petit cœur", Jian-ming.
 – Au fait, tu sais quel âge il a le président Mao ?
 – Soixante-douze ans !
 – Tu crois qu'il va traverser le Yang-tsé, toi ?
 Liang lui tape l'épaule très gentiment.
 – Naaaan... ce sont des fous qui rêvent. Mais y a pas à dire, il est fortiche notre président Mao.
 – Ah ?
 – Oui, car en faisant un peu de nage dans notre grand fleuve, le président Mao nous montre qu'il est toujours fort. Avec lui nous sommes sûrs que la révolution vaincra... et je te le dis, mais je suis certain que bientôt, la Chine dominera le monde !
 – Tu crois ?
 La figure de Liang se ride un peu, et ses sourcils se froncent.
 – En douterais-tu, camarade ?
 Elle déglutit discrètement.

– Non, non, bien sûr... mais tout de même, à son âge...

Elle cherche ses mots quelques instants.

– ...c'est formidable.

– Tiens, regarde ! Il est filmé, comme ça le peuple entier pourra admirer notre président.

Alors que tous regardent vers le fleuve, un léger mouvement de la foule permet à Wei et Liang de se retrouver sans personne devant eux. Ils voient de leurs propres yeux, cette fois, le président Mao, à demi-nu, nageant l'air débonnaire dans les eaux calmes du Yangtsé.

À un moment, la caméra qui immortalisait de loin, ce moment historique, se tourne vers les deux étudiants.

Liang, qui n'aime pas qu'on le prenne en images, essaie de se cacher un peu derrière Wei, qui reste au premier plan.

– Mais que t'arrive-t-il, Liang ? Ce n'est pas la police secrète de Tchang Kaï-chek, rie-t-elle presque.

– Te fous pas de moi... mais j'ai pas trop confiance, on sait jamais, avec tous ces traîtres qui fourmillent dans le parti et tout autour. Eh puis, mon père m'a raconté que quand il était jeune, à Nankin, il avait eu maille à partir avec des "photographes", ou prétendus tels.

– Bon, bon... c'est donc moi qui vais être sur les images.

À ce moment-là, un garde s'approche d'eux ; il est souriant.

– On cherche des camarades nageurs pour accompagner le président Mao !

Wei, emportée par sa fougue, s'adresse au garde.

– Je peux aussi, camarade ?

Il la regarde de la tête aux pieds, comme un homme regarde une femme à cette époque, avec un rien de concupiscence.

– Eh bien, tu me sembles être agréable à voir se baigner... qui es-tu ?

Le ton inquisiteur du garde ne l'impressionne pas, mais elle sait comment répondre.

– Je suis Li Wei, étudiante en ingénierie mécanique à l'Institut de technologie de Wuhan, et je suis la secrétaire de cellule de la Ligue de la jeunesse communiste à ce même institut.

Le garde ne semble pas impressionné.

– Parfait ! Tu iras donc faire ton devoir en accompagnant le président dans sa nage.

Il remarque à ce moment le jeune Liang qui essayait de ne pas se faire voir.

– Eh toi ?... Qui es-tu ? Pourquoi est-ce que tu te caches ?

– Il ne se cache pas, intervient Wei... il est juste un peu timide.

En disant cela, du menton, elle montre la caméra qui s'est remise à filmer le président Mao, alors que déjà des habitants viennent nager un peu à l'écart, prudemment.

Le garde se met à rire.

– Un jeune révolutionnaire timide... j'aurai tout vu !

Le garde s'éloigne quand Wei se déshabille, gardant bien sûr sur elle ce qu'il faut pour préserver sa pudeur. Elle donne son paquet de vêtements à Liang qui la remercie du regard.

– Attends-moi, camarade, je reviens !

Décidée, elle s'approche du bord du fleuve sous les yeux admiratifs de son geste, de ceux qui la voient.

Elle tâte la fraîcheur de l'eau, et se convainc qu'elle est assez bonne pour avancer dans l'eau.

Ayant appris de sa mère, elle se couvre la poitrine de ses mains et se mouille la nuque et le ventre avant d'avancer plus encore.

Non loin du président Mao, un homme dans l'eau, certainement un officier de protection, la scrute avec le regard de quelqu'un qui cherche à sa-voir s'il la connaît ou non. Si bien qu'elle le remarque soudainement, même à contre-jour. Et l'insistance de cet homme-là la gêne. Alors, pour s'amuser, elle lui envoie de l'eau avec le dos de sa main.

– Eh toi, regarde ailleurs ! crie-t-elle.

Un sourire naît sur le visage de l'homme, qui cette fois semble l'avoir reconnu.

– Mais je te connais...

– Ah oui ? demande-t-elle en se rapprochant pour mieux voir cet homme.

– Tu es Li Wei ? La secrétaire de la Ligue de l'Institut de technologie ?

Cette fois elle se plonge dans l'eau, très étonnée qu'un homme de cet âge — il doit avoir la quarantaine — la connaisse.

Elle est tout près de lui et plus près que jamais du président Mao.

– D'où me connais-tu, camarade ?

– Crois-tu que le président Mao se déplace partout sans rien savoir de l'endroit où il met les pieds ?

Cette remarque lui rappelle le ton dur que Liang prend de temps en temps, et ça la fait sourire, en se rappelant sa "timidité".



5 août 1966 — PÉKIN

Zhou Lin (周林), 37 ans — chauffeur de Liu Shaoqi¹.

¹ Président de la république depuis le 28 avril 1959.

Ancien soldat, il est le chauffeur de Liu Shaoqi et s'est occidentalisé.

Il vit dans un logement de fonction.

Il observe plus qu'il ne parle, et le 5 août 1966, alors que les premières affiches murales visent directement son employeur, il comprend que ses propres inclinations pourraient, elles aussi, devenir dangereuses.

Lin embrasse sa femme, Wang Meilan alors que ses deux enfants, son fils de 14 ans, Jian et sa fille de 6 ans, Xiaomei finissent leur repas frugal du matin.

— Lin, je suis inquiète.

— Il ne faut pas, les atermoiements au sein du Parti ne sont que prudence. Liu Shaoqi m'a demandé d'aller voir Deng Xiaoping ce matin.

Meilan est encore plus effarée. Elle le serre dans ses bras en tremblant. Elle parle d'une voix sourde.

— Pourquoi faire, mon cher époux ?

— Je dois lui remettre une lettre secrète de l'entourage de Fowler, le Secrétaire au Trésor américain, sur le désastre du Grand bond en avant, décidé "là-haut".

— N'y va pas ! J'ai un mauvais pressentiment, ce matin, j'ai ouvert le Yi Jing...

Son mari en la prenant par les épaules, se recule lentement en souriant tendrement.

— Je suis heureux que tu aies gardé nos anciennes traditions, ma tendre neige, mais tu sais bien que je n'y crois pas. Allons, conduis les enfants à l'école, je te revois ce soir.

Il l'embrasse, prend sa serviette et part.

La Hongqi noire officielle roule tranquillement, Lin allume la radio.

"...oursuite de la révolution socialiste et la lutte contre les conceptions erronées dans le domaine idéologique. Ici la Radio centrale du peuple. Il est huit heures trente.

Le Comité central du Parti communiste chinois poursuit ses travaux de la onzième session plénière du huitième Comité central.

Les camarades participants étudient profondément la situation actuelle de la lutte des classes dans notre pays et les tâches nouvelles de la révolution socialiste.

Les masses ouvrières, paysannes et étudiantes expriment leur ferme soutien à la pensée de Mao Zedong et à la poursuite de la révolution dans les domaines de l'idéologie, de la culture et de l'éducation.

Lin, sentant bien qu'à cette "grave accusation", il ne pouvait répondre sans se mettre à dos ce... camarade.

"Le métier d'enseigner..." sa pensée se perd dans les méandres de ses souvenirs de jeunesse.

— Sois heureux d'être chauffeur. Les professeurs ont aujourd'hui beaucoup plus à expliquer que les chauffeurs, reprend le vieux Guoqiang en faisant demi-tour les mains dans le dos...

Lin le regarde partir avec soulagement, sans expression, las de ces oukases et pensant que ce bond-là allait être sans filet. Il ouvre la portière, s'assied en jetant un dernier regard vers le parc.

"Ils vont finir par la crever..." pense-t-il. Il soupire, et cherche dans sa serviette. Il en sort un ouvrage.

Il parle tout haut, comme pour se rassurer lui-même qu'il ne va pas s'auto-dénoncer.

— Allez ! Ce livre m'a l'air fort intéressant... publié sous le manteau... et diffusé nulle part."

Soudainement, il sourit, comme quelqu'un qui transgresse l'ordre établi. Il ouvre la première page de "Une journée d'Ivan Denisssovitch" d'Alexandre Soljenitsyne.

Le monde extérieur observe aujourd'hui une Chine affaiblie, mais il sait aussi qu'elle demeure une civilisation capable de changement.

Je vous prie d'accepter l'expression de ma considération respectueuse.

HHF."

Il range ses lunettes et tapote le banc du plat de la main.

— Lin, viens t'asseoir.

— Oui, camarade.

Deng Xiaoping semble tranquille, comme si cette lettre l'avait rasséréné. Il parle à mi-voix, tout en observant autour d'eux.

— Il n'y a que... qui l'a lue ?

— Oui, camarade.

— Bien, bien, tu lui diras qu'elle ira rejoindre ses ancêtres, comme une feuille tombant de l'arbre. Mais toi, prends garde, même les murs ont des oreilles, et je sais que toi, ta femme et tes enfants sont sur la lave brûlante...

Comprenant l'allusion, Zhou Lin se relève, lentement.

— Puis-je m'en aller, camarade ?

Le vieux communiste soupire et lui fait signe que "oui", après lui avoir tapoté la main, amicalement.

C'est au moment où il allait rejoindre sa voiture, qu'il voit en face de lui, dans le parc, un groupe de jeunes, assez énervés, en train de malmener une vieille dame.

Celle-ci a l'air perdue et regarde de tous côtés quelqu'un pour lui venir en aide.

Zhou Lin les entend.

"Balayons les monstres et démons !"

"À bas les intellectuels bourgeois !"

"Vive la pensée du président Mao !"

Et alors qu'un des étudiants, plus énervé que les autres, lui crie "À bas ton arrogance bourgeoise !", il la contraint à s'agenouiller.

Zhou Lin, incapable, est désolé de ce qu'il voit...

"Non, je ne peux pas... je ne peux pas..." pense-t-il en se mordant les lèvres.

Zhou Lin, alors que la vieille dame est à genoux, se cachant le visage pour pleurer, voit arriver tranquillement le vieux Chen Guoqiang, un mégot entre ses lèvres.

— Tu n'as pas encore compris le monde qui arrive. Elle a été démasquée, camarade, dit-il en posant sa main sur l'épaule de Lin.

— Qu'a t'elle fait... camarade ?

— Elle professait le confucianisme et la culture occidentale bourgeoise sans aucune honte !

Les révolutionnaires doivent renforcer leur vigilance contre les influences bourgeoises et contre les idées étrangères contraires au socialisme."

Habitué depuis son enfance à ces discours, Lin sourit ironiquement.

"Le socialisme n'est pas la propriété du président Mao... quand est-ce qu'ils le comprendront ?" en prenant un air navré qu'il doit garder pour lui.

Lorsqu'il arrive près du bâtiment où se déroule le comité central, il remarque des gens courant vers l'intérieur du bâtiment. Immédiatement, il sent comme un affolement dans ces mouvements désordonnés.

Il conduit la voiture vers le parking intérieur réservé aux véhicules des dirigeants, prend sa serviette et se dirige vers l'intérieur du bâtiment, d'un pas le plus tranquille possible.

Un homme le dépasse en courant, il le reconnaît pour être, Zhao Wenxiu, l'un des assistants de Liu Shaoqi. Il l'attrape par le bras.

— Wenxiu... que se passe-t-il ?

L'homme le reconnaît aussi, il a l'air totalement apeuré.

— Le président Mao s'est adressé au pays... contre certains camarades du Centre.

— Comment ça ?

— Il vient de faire apposer son dazibao sur le mur de la cantine n°1.

Cette fois, Lin aussi fait comme tout le monde ; il court vers l'endroit où le texte du président Mao sidère tout le monde, autant quelques fonctionnaires silencieux et hagards que quelques jeunes révolutionnaires, souriants et au regard pétillant de fierté, arborant déjà le brassard rouge.

Zhou Lin lit le texte en silence.

"Bombardons le quartier général - Mon propre dazibao

(5 août 1966)

Le premier dazibao marxiste-léniniste de tout le pays, ainsi que le commentaire du Quotidien du Peuple qui l'accompagne, sont écrits avec quelle remarquable justesse ! Camarades, veuillez relire ce dazibao et ce commentaire.

Pourtant, depuis plus de cinquante jours, certains camarades dirigeants, du Centre jusqu'aux échelons locaux, ont fait exactement le contraire. Se plaçant sur la position réactionnaire de la bourgeoisie, ils ont exercé une dictature bourgeoise, réprimé le grandiose mouvement de la Révolution culturelle prolétarienne, inversé le vrai et le faux, confondu le noir et le blanc, encerclé et attaqué les révolutionnaires, étouffé les opinions diver-

gentes, instauré une terreur blanche, et ils se sont crus triomphants.

Ils ont ainsi renforcé l'arrogance de la bourgeoisie et affaibli la volonté du prolétariat. Comme leurs actes sont empoisonnés !

En reliant cela à la tendance droitière de 1962 et à la tendance erronée de 1964, qui se présentait comme "de gauche" mais était en réalité de droite, n'est-il pas possible d'en tirer une réflexion profonde ?

*Mao Zedong
5 août 1966"*

Zhou Lin reste coi de longues minutes avant de prendre vraiment conscience que son monde bascule. Il imagine déjà le déferlement que... rien que le titre va provoquer chez les étudiants, surtout.

Il fait quelques pas à reculons, presque tétanisé, avant de s'apercevoir que son attitude peut être interprétée. Il se retourne et revient à sa préoccupation... trouver Deng Xiaoping et lui donner le document en main propre avant d'aller attendre Liu Shaoqi dans la voiture en lisant ce livre qu'il lui a prêté.

"Je vais aller demander à ce vieux Chen Guoqiang, le chauffeur de Deng Xiaoping, peut-être sait-il où est le camarade Secrétaire général." Se dit-il en regardant par-dessus son épaule si les jeunes étudiants au brassard avaient quelque suspicion à son égard.

Non, ils s'étaient mis à chanter l'Internationale à tue-tête, le poing levé, en repartant vers le parc de Zhongnanhai.

Sur le parking, il voit son camarade.

— Guoqiang ! Cher vieux camarade...

— Tiens, Lin... alors, pas encore arrêté ?

Il a dit ça avec un sourire mesquin et sardonique, si bien que Lin préfère passer directement à la question.

— Tu sais où est le camarade Secrétaire général ?

— Oui, il est venu me dire qu'il allait rester toute la journée, que je pouvais partir, mais pas avant une heure... il m'a dit avant qu'il allait, seul, respirer "l'air frais"...

Le chauffeur dit ses deux mots avec un léger sourire en regardant Lin par dessous.

— Mais où alors ?

— Tu es bien curieux... camarade.

— Je le suis parce que... et tu n'as pas à en savoir plus... camarade !

Certainement impressionné par le ton que prenait ce "jeune freluquet", comme ce vieux commu-

niste traite tous ceux qui ont moins de soixante ans ; soudainement, il s'adoucit.

— Il va toujours dans la cour intérieure, là-bas, pour boire un thé.

Mêlant le geste à la parole, le vieux chauffeur lui montre la direction.

Feignant la camaraderie, Lin le regarde droit dans les yeux.

— Merci, camarade Chen... Vous êtes toujours d'une grande précision.

Quelques minutes plus tard, Zhou Lin, voit en effet le Secrétaire général du secrétariat central du Parti communiste chinois, assis, le bouchon du thermos à côté de lui, lui servant de tasse, la tête levée vers le ciel, en réflexion.

Il s'approche, respectueusement, la tête baissée.

— Camarade Deng... je me permets de vous déranger un instant...

Il s'arrête de parler, regardant de droite et de gauche.

Deng Xiaoping le reconnaît immédiatement et lui sourit.

— Tiens ! Zhou Lin... que fais-tu là ?

Ce dernier s'approche, toujours la tête baissée et s'apercevant qu'il n'y a encore personne alentour, il vient le plus près possible du vieux dirigeant.

Il baisse la voix, mais reprend une attitude habituelle.

— Sur les instances du camarade Liu Shaoqi, j'ai un document à vous donner, libre à vous ensuite de lui donner le destin que vous choisirez.

— Donne-moi ça, camarade.

Deng Xiaoping rechausse ses lunettes en prenant en main le papier que lui tend Zhou Lin, et le lit silencieusement.

"Monsieur le Président Liu,

Nous savons que vous avez connaissance des difficultés auxquelles votre pays est confronté.

Les données disponibles hors de Chine confirment ce que certains responsables chinois semblent déjà comprendre : les problèmes actuels ne sont pas temporaires.

La famine n'est pas seulement une conséquence du climat ou de circonstances exceptionnelles. Elle résulte d'un système de décisions qui a empêché les informations réelles de parvenir aux niveaux où elles pouvaient être corrigées.

L'histoire jugera moins sévèrement les dirigeants capables de reconnaître une erreur que ceux qui auront sacrifié leur peuple pour préserver une apparence d'infailibilité.



5 septembre 1966 — GUANGZHOU

Wu Fang (吴芳), 43 ans — professeure de mathématiques à l'Université Sun Yat-sen. Elle enseigne l'algèbre, la géométrie et les fondements de l'analyse, avec une rigueur austère

héritée de sa propre formation avant 1949. Communiste convaincue depuis sa jeunesse, elle a adhéré très tôt aux idéaux révolutionnaires bien avant 1949. Elle encourage ses étudiantes et étudiants à s'engager dans le mouvement qui porte la Révolution culturelle. Disciplinée, respectée et crainte, elle s'y engage avec une ferveur sans réserve.

Alors que l'amphithéâtre est plein à craquer de plus de cent vingt étudiantes et étudiants, Wu Fang vient de fermer le fascicule officiel du Parti. — Je viens de vous lire la "Décision en seize points", adoptée par le Comité central du Parti le 8 août dernier... aussi aujourd'hui, nous allons parler d'une autre forme de démonstration. Celle de la révolution... camarades, la décision du Comité central nous rappelle une vérité fondamentale : la révolution ne peut jamais s'arrêter. Lorsque les ennemis de classe changent de visage, nous devons savoir les reconnaître et les combattre.

Dans nos écoles, dans nos universités, dans nos propres rangs, certains éléments cherchent encore à imposer des idées bourgeoises et révisionnistes. Ils utilisent parfois leur position, leur savoir ou leur autorité pour détourner le peuple de la voie socialiste.

Mais l'histoire appartient aux masses. Aucun titre, aucune fonction, aucune réputation ne doit protéger ceux qui prennent la mauvaise voie.

Vous, la jeunesse révolutionnaire, vous avez le devoir de vous lever. Vous devez observer, réfléchir, écrire, critiquer et dénoncer sans crainte ceux qui s'opposent à l'avancée de la révolution.

Ne soyez pas des spectateurs. Ne soyez pas des exécutants silencieux. Soyez les bâtisseurs de la nouvelle société.

La Révolution culturelle est une grande épreuve. Elle exige du courage, de la fermeté et une fidélité absolue aux enseignements du président Mao.

La révolution n'a pas encore terminé son œuvre. À nous de l'achever.

Après un silence respectueux de quelques instants, presque tous ses auditeurs se lèvent pour l'applaudir.

Mais Chen Jian, un de ses élèves pourtant favoris, reste assis, dans une attitude introspective. Il semble se questionner.

Après que tous se soient rassés, Jian se lève, et d'une voix douce, sur un ton naïf, il pose une question.

tion. Cette erreur révèle une insuffisance dans ma compréhension de la pensée du président Mao. Grâce aux critiques des camarades, je prends aujourd'hui conscience de ces déviations et je m'engage à les corriger.

Wu fang, qui en a assez vu, se détourne en soupirant. Elle s'adresse à haute voix à Chen Jian.

— Tu vois, voilà comment on doit traiter le cerisier ! C'est ça la révolution, faire comprendre ses erreurs à celui qui s'est corrompu.

— Je comprends, c'est tout à fait ce dont j'avais besoin pour m'éclairer dans la voie du président Mao... camarade. Mais, donc, le professeur Zhang Yucheng, qui nous enseigne Lu Xun, et que certains ont déjà critiqué son choix de cet auteur certes révolutionnaire, mais tellement trop ironique et son pessimisme petit-bourgeois.

— Tu as raison, d'ailleurs le camarade Zhang Yucheng...

À cet instant, une étudiante passe à côté de la table où ils sont. Elle se tait, comme absorbée par une réflexion avant de pouvoir reprendre.

— ...il avait déjà eu maille à partir en 1957, durant la campagne des Cent fleurs, on l'accusait d'avoir une conception bourgeoise de la littérature, il a dû se démettre lui-même de son poste de directeur adjoint du département de littérature, mais il a été maintenu à l'université, sans doute grâce à quelques protections.

Elle prononce ce dernier mot avec un regard ironique.

Jian ouvre de grands yeux de surprise.

— C'est à ce point-là ? Mais alors, camarade... que devons-nous faire face à quelqu'un comme le professeur Zhang ?

Comme pour répondre à sa question, un chahut se fait entendre qui parvient aux oreilles de Wu Fang et de son jeune étudiant, Chen Jian, par les fenêtres ouvertes de la bibliothèque, donnant sur le campus.

Ils se lèvent, comme les trois ou quatre autres personnes qui étudiaient en silence à cette heure-là.

C'est à cet instant qu'ils voient le professeur Zhang Yucheng, debout sur un des bancs du campus, entouré d'une centaine d'étudiants assez énervés, mais sans violence. Il porte une pancarte autour du cou où chacun peut lire "Enseignement non conforme à la ligne révolutionnaire".

Soudainement, l'une des étudiantes lance un slogan.

— Le professeur Zhang doit faire son autocritique !

Après un moment de surprise, toutes les voix reprennent le même slogan.

C'est alors que le professeur, voyant qu'il ne peut échapper à la vexation, d'une voix pâle et tremblante, s'adresse à la foule.

— Je dois reconnaître que j'ai été influencé par des conceptions bourgeoises de la littérature. En mettant l'accent sur le pessimisme et l'individualité, j'ai négligé le rôle fondamental de la littérature au service du peuple et de la révolu-

— Camarade Wu, comment savoir qui est réellement un ennemi de classe ?

La stupeur envahit ses camarades, et déjà, des murmures de désapprobation courent dans l'amphithéâtre.

— Tu poses une bonne question, Jian. Mais il est de notre devoir de les reconnaître et de les combattre sans faiblesse. La réaction est sournoise et dangereuse.

Un brouhaha s'ensuit, où les uns et les autres débattent entre eux du bien-fondé de la question de Jian.

Liu Guoqiang, un des membres d'un cercle d'étude de la pensée de Mao, se lève à son tour, ce qui entraîne le bruissement à s'estomper.

Il parle d'une voix claire et posée.

— Camarade Jian, ta question montre que tu prends la révolution au sérieux. Mais nous devons comprendre que la naïveté peut aussi devenir un danger. Les ennemis de classe ne se présentent pas toujours comme des ennemis. C'est précisément pour cela que nous devons apprendre à les reconnaître, en étudiant la pensée du président Mao.

Toujours debout, Wu Fang a regardé cette scène avec toute la compréhension qu'elle a de ces jeunes gens, qui, comme elle, il y a dix-sept ans, ont vécu les questionnements après la proclamation du 1^{er} octobre par Mao Zedong.

"Comment être impitoyable avec les ennemis de classe et être juste ?" se dit-elle.

La réflexion du jeune Chen Jian, qu'elle sait sincèrement communiste, mérite une réponse.

— Jeunes camarades, je vous propose que nous terminions ici ce cours ; je vous invite à nous rassembler en fin de journée, sur le campus, pour affirmer avec force notre appui au président Mao et notre détermination sans faille à combattre les ennemis sournois de notre révolution, afin qu'elle garde le cap de nos espérances.

L'assemblée s'est calmée, et alors que chacun se lève, Wu Fang se rapproche de Chen Jian.

— Jian, aurais-tu un moment à me consacrer ?

Très souriant, surpris par tant d'attention de la part d'une femme dont il admire sa ferveur révolutionnaire, il ne peut répondre que par un hochement de tête respectueux.

Sans que personne ne les remarque, elle lui montre la porte de la bibliothèque.

— Bien, viens, nous allons parler de ta réflexion, que je comprends... mais j'ai peut-être besoin d'éclairer ton esprit pour comprendre ce qu'il convient de faire.

— Oui professeur Wu.

Ils s'installent quelques instants plus tard à une table entre deux rangées remplies d'ouvrages.

— Ici, dans la section "Marxisme-léninisme et pensée de Mao Zedong"... assied-toi.

Alors que Jian, toujours silencieux et les yeux grands ouverts de curiosité. Wu Fang le remarque.

— Jian, tu n'es jamais venu à la bibliothèque ?

— Non, professeur.

Elle lui sourit, presque maternellement.

— Appelle-moi "camarade", je crois que ça sera plus égalitaire, ici, il n'y a pas de hiérarchie entre révolutionnaires. Mais pourquoi n'es-tu jamais venu ici ?

Jian dégluti, comme un enfant pris en faute.

— Je suis désolé... camarade... ça vient de mon éducation. Mes parents, d'honnêtes travailleurs dans une usine textile près du port, mais ils portent encore des idées anciennes., comme quoi la connaissance était réservée aux maîtres. Il ne faut pas leur en vouloir... ils ont été éduqués ainsi depuis avant la proclamation de 49. Et je me bats contre moi-même depuis si longtemps...

Il s'interrompt une seconde, pris par son émotion mêlée de gêne.

— ...j'ai honte de ma réserve... camarade.

Émue par la sincérité du jeune étudiant, brièvement, elle passe une main sur son épaule avant d'aller dans une des rangées.

Quelques minutes plus tard, elle trouve enfin ce qu'elle cherche.

— Ah... voilà ce qu'il nous faut... "De la dictature démocratique populaire", un texte du président Mao écrit en juin 1949, quelques mois avant la proclamation de la République populaire.

Elle s'assied à côté de Jian et cherche un passage précis dans l'ouvrage qu'elle a ouvert sur la table alors que Jian la regarde avec admiration.

— Tiens !... Voilà le passage qui va te donner l'éclairage nécessaire : "...La dictature démocratique populaire signifie deux aspects : la démocratie pour le peuple et la dictature sur les réactionnaires. Ces deux aspects combinés constituent la dictature démocratique populaire."

Jian semble essayer de se débattre entre la pensée politique et le "passage à l'acte". Le temps semble s'arrêter un peu avant qu'il ne relève la tête après avoir lui-même lu et relu cette citation plusieurs fois.

— Si je comprends bien... camarade, quelquefois il faut renoncer à la clémence envers nos ennemis, si celle-ci met en danger la société entière ?

— Oui... c'est exactement ainsi ; un camarade peut se remettre en question, mais il ne peut rebattre les cartes de notre révolution et accepter que d'autres essaient de profiter des justes questions pour nous asservir. Et si tel est le cas, nous devons lui permettre de réfléchir lui-même sur sa position au sein de notre société, et si malheureusement il est définitivement fermé... alors...

— Alors il doit être "éliminé" ?

Wu Fang, le visage éclairé et doux, regarde le jeune étudiant.

— Malheureusement, oui.

En disant cela, Wu Fang elle-même, au regard des événements de cette année, commence à s'interroger sur la manière dont il convient d'agir ; laisser la révolution aux mains des éléments bourgeois ou accepter de couper les branches flétries du cerisier.

Jian la regarde, moins troublé qu'elle.

— Mais si nous nous trompons ?

Comme réveillée de sa pensée, elle tourne la tête brutalement vers lui.

— Que veux-tu dire par-là ?

— Que décider de la disparition est une lourde décision... puis-je me permettre de citer un penseur que nous considérons comme réactionnaire, mais dont certaines paroles ont accompagné mon enfance ?

— Lequel, camarade ?

Il baisse la voix alors que personne n'est alentour.

— Confucius... une citation me revient : "Pourquoi tuer ? Si vous désirez le bien, le peuple sera bon. La vertu du dirigeant est comme le vent ; celle du peuple est comme l'herbe. Quand le vent souffle, l'herbe se courbe."

Après à peine deux secondes, Wu Fang lui sourit aimablement.

— Voilà justement pourquoi nous devons nous méfier de Confucius, Jian. Ces paroles semblent sages au premier abord parce qu'elles parlent d'harmonie, mais elles cachent une réalité : celle d'une société où chacun devait accepter la place que la naissance lui avait donnée. Est-ce cela que nous voulons ? Une révolution qui devrait plier devant la réaction ?

Le visage de Jian se détend, rasséréné par les paroles pédagogiques de son professeur¹... et camarade.

¹ Ça pourra en choquer plus d'un-e, mais j'utilise ici le masculin par défaut, pour resituer cette histoire à son époque... et en plus je préfère le mot de "profetrice" que "professeure" qui est trop neutre à mon sens.



5 janvier 1967 — SHANGHAI

Wang Jie (王洁), 27 ans — reporter sociale au “Wenhui Daily”.

Idéaliste et courageuse, elle couvre les réalités sociales et le monde ouvrier de Shanghai avec un

regard attentif sur les conditions de vie. Communiste convaincue depuis sa jeunesse, elle reste fidèle aux idéaux d'égalité et de justice, mais refuse la dérive maoïste et le culte de la personnalité. Journaliste officielle, elle participe aussi clandestinement au Shanghai "Geming Zaofan Bao"¹, où elle défend une vision révolutionnaire plus sociale et critique.

Jie, ce 5 janvier, a été envoyée à l'usine Shanghai N°2 de Machines-outils pour un reportage sur "la vie ouvrière" par son responsable éditorial.

Il est 19h30 et les camarades ouvriers ont fini de dîner à la cantine de l'usine.

Lorsqu'elle arrive, avec son badge de presse, elle voit un groupe de cinq ouvriers, toujours attablés, devant une tasse de thé vert, le Quotidien du peuple posé sur la table... en train de discuter d'un futur spectacle qui doit être organisé dans l'usine.

Professionnelle, elle se présente.

— Bonjour camarades, je suis chargée d'un reportage sur vos vies, ici, j'aimerais avoir une vue claire.

Au bout d'une bonne heure, ils sont encore tous là et rient de bon cœur avec la journaliste du Wenhui Daily.

Elle regarde sa montre d'une manière habituelle, lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle est en retard.

— Pardon, camarades, je dois présenter mon travail tout à l'heure... je vous remercie.

— Merci à toi, camarade journaliste. Il est bon de savoir qu'on s'intéresse un peu à nous...

L'ouvrier baisse la voix et se rapproche des autres.

— ...les muets.

Un silence rompt la joie qui régnait, mais personne ne contredit ce vieux Zhao Fulin, et Jie le regarde avec un nouveau respect.

D'un pas rapide, elle retourne à la rédaction pour rédiger son texte.

Deux heures plus tard... enfin, il est juste prêt pour qu'elle le présente à Liang Wenbo, son responsable éditorial.

Très respectueusement, elle frappe à la porte du bureau et attend.

— Entrez !

Le visage de son responsable éditorial est visiblement préoccupé.

¹ Titre de presse fictif. "Journal des rebelles révolutionnaires de Shanghai".

— Voici mon article sur les conditions de travail des camarades ouvriers à la Deuxième usine de machines-outils de Shanghai.

Il lève la tête, les yeux dans le vague, les yeux cernés, et ne réagit qu'après quelques instants.

— Ah... oui... montre-moi...

Il prend la feuille et commence à lire, mais...

« Lors de ma visite à la Deuxième usine de machines-outils de Shanghai, j'ai rencontré Zhang Guoliang, ajusteur-mécanicien depuis quatorze ans dans l'atelier de fabrication. Comme beaucoup de travailleurs expérimentés, il connaît chaque bruit de sa machine et chaque difficulté rencontrée par ses camarades.

« Nous voulons tous avancer dans la voie révolutionnaire, m'a-t-il expliqué. Mais parfois, ceux qui organisent le travail oublient que la révolution doit aussi améliorer la vie quotidienne des ouvriers. »

Dans plusieurs ateliers, les travailleurs évoquent...

Il arrête sa lecture, stupéfait.

— Dis, camarade Wang Jie, je ne peux pas laisser passer ça... pas maintenant. Il faut que tu réfléchisses à une autre manière de poser les conditions de travail des camarades. Je vais considérer que je n'ai rien lu... les choses se compliquent tellement que nous devons faire attention... tous !

Il la regarde et lui sourit, avant de conclure.

— Va, reviens demain avec une version plus compatible.

— Merci, camarade Liang Wenbo à demain.

Avant de partir, elle voit son regard, de nouveau perdu dans le vide.

Le lendemain, alors que dans la rue, elle s'aperçoit que Shanghai en entier se soulève d'une nouvelle ferveur révolutionnaire, elle est décontenancée.

« Mais que font-ils » se dit-elle, en essayant de cacher son désarroi... la révolution doit être juste, et pas ce déferlement de haine. Nous avons déjà la révolution, alors pourquoi... ça ? »

C'est à cet instant qu'elle voit au milieu de la rue, passant à côté d'elle, certainement un fonctionnaire, traîné par de jeunes Gardes rouges au brassard impeccable. Lui a une pancarte autour du cou où est griffonné « À bas le traître à la ligne révolutionnaire ! », la chemise déchirée, le visage balafré et couvert de crachats.

Elle entend cette foule déchaînée crier leur abandon : « Le pouvoir doit être arraché aux révisionnistes ! », « Honte à l'agent infiltré dans le Parti ! », « À bas le dirigeant pourri ! » et tant d'autres.

Elle le reconnaît pour être un responsable du district chargé du logement.

« Mais je le connais, celui-là, je me souviens... cette vieille querelle qu'il avait eue avec l'un des enfants d'un autre dirigeant... »

Elle essaie de se rappeler... mais, elle s'arrête de penser, peut-être que son visage triste pourrait la dénoncer.

Au moment où elle tourne la tête, un dazibao collé à la va-vite sur le mur en face d'elle, attire son attention :

**“TRAVAILLEURS DE SHANGHAI,
LEVEZ-VOUS !**

Des ennemis du peuple se sont infiltrés dans les organes municipaux.

Ils détournent les ressources de l'État au profit d'une poignée de bourgeois déguisés.

Pourquoi certains vivent-ils confortablement pendant que les masses attendent ?

C'est une question de ligne !

Reprenons le pouvoir des mains des révisionnistes !”

« Il faut que j'arrive au journal... » pense-t-elle en pressant le pas, mais assez discrètement pour ne pas attirer l'attention, car elle a remarqué un garde rouge qui vérifie les réactions des passants d'un œil mauvais.

Lorsqu'elle arrive à l'étage où se trouvent les bureaux des journalistes, le quotidien est en ébullition, toutes les portes sont ouvertes, des cris fusent là, des papiers volent ici. Prudemment, mais le plus naturellement possible, elle arrive à son bureau.

« Ouf... ici rien n'a bougé ! » se rassure-t-elle.

C'est lorsqu'elle regarde à la fenêtre que son sang se glace, que ses yeux s'embrument et qu'elle serre les lèvres, presque en colère. Un homme à genoux, là, dans la rue juste en face des bureaux du « Wenhui Daily ». Tout autour de lui, des gens en tenues ouvrières et d'autres... Gardes rouges, lui crier ou le battre. Cet homme c'est Liang Wenbo ; une pancarte autour du cou où quelqu'un a cru bon d'écrire « Représentant de la ligne bourgeoise ».

Lui, a la tête baissée, silencieux dans sa solitude, tremblant, accablé de n'avoir pas été un jusqu'aboutiste, un suiveur aveugle de slogans à l'emporte-pièce.

Elle pourrait descendre, là, dans la rue et l'arracher à ces brutes ineptes, « Mais moi aussi alors, je serai à leur merci, et quel sors me réserverait-on... être une héroïne, une fois morte... je ne servirai plus la révolution... et eux continue-

ront à répandre la fange de leurs crimes.” Se met-elle à penser en regardant toujours cette scène. Elle détourne le regard, comme elle le ferait d’images pornographiques.

— Alors, camarade ! Tu vois, on a fini par l’avoir ce sale porc de bourgeois.

Elle se retourne, cachant sa rage et reconnaît instantanément Luo Sheng, ce jeune reporter qui tentait de lui faire du gringue durant plus d’un an, quand ils étaient étudiants au département de journalisme de l’Université Fudan.

Il a une sorte de sourire qui hésite, comme s’il voulait dire quelque chose de personnel. Tandis qu’elle, pour donner le change... ne peut que laisser échapper un mot prudent.

— Oui...

Soudainement, elle s’assied en face de sa machine à écrire, l’air pressée.

— Excuse-moi, Sheng, j’ai un article à écrire.

Tout à coup, prenant l’air suspicieux, il se penche, concupiscent, les yeux dans son corsage.

— Eh... sur quel sujet la belle va écrire ?

Levant la tête, le regard fermé.

— Les conditions de travail des camarades ouvriers !

Il se relève enfin, et dans un sourire, croit lui décocher une flèche.

— Il devra passer par le nouveau bureau de lecture, camarade Wang Jie, le grand nettoyage commence ici !

Toujours le regard tourné vers lui. Elle répond d’un ton aussi sec.

— Pourquoi, tu tiens à y échapper ?

Vexé, le jeune ex-prétendant éconduit, fait demi-tour en grommelant.

“C’est ça, va te plaindre à ton Mao, imbécile !”

Elle est soudainement... seule. Avec les cris, toujours ici et là, là et ici. Devant la feuille blanche.

Elle commence à taper... puis s’arrête. Elle farfouille dans son sac à dos, sort un paquet de Flying Horse, en tire une cigarette et l’allume.

Elle est nerveuse. Elle le sait.

Elle regarde la feuille, elle se tourne vers la fenêtre, elle se retourne de nouveau vers la feuille.

Elle pose sa cigarette sur le bord du bureau et commence à taper...

“Si la classe ouvrière doit prendre le pouvoir, elle doit aussi avoir le droit de dire ce qui ne fonctionne pas. La révolution ne peut pas seulement changer les noms des dirigeants ; elle doit changer les rapports entre ceux qui dirigent et ceux qui travaillent.”

Elle se relit.



6 janvier 1969 — JIAMUSI-HELI

Wang Tao (王涛), 25 ans — étudiant en médecine, Garde rouge.
Fils d'un employé urbain, il a embrassé l'élan révolutionnaire de la jeunesse maoïste. Issu d'un

milieu urbain modeste, il voit dans la Révolution culturelle une voie de purification idéologique et de transformation personnelle. Suivant des études de médecine, il rejoint avec ferveur les Gardes rouges. Convaincu de la nécessité de se transformer, il quitte volontairement la ville pour une commune populaire de Heli (district de Tangyuan). Il interrompt sa formation et s'engage dans le travail agricole, passant des études à l'apprentissage de la vie rurale.

28 décembre 1968, dans le hall de l'Institut de médecine de Jiamusi, Wang Tao aperçoit un attroupement d'étudiants en train de lire un dazibao. Toujours curieux de tout, il s'approche.

— Tiens, camarade Bao... Salut, que se passe-t-il ?

— C'est un appel du président Mao.

— À quel sujet, Bao ?

Son ami lui mettant la main sur l'épaule, le pousse aimablement vers l'affiche.

— Lis toi-même... moi, je vais aller demander à notre section révolutionnaire quand nous devons partir.

Surpris déjà par l'enthousiasme de son camarade d'études, Tao réussit à se frayer un chemin jusqu'à pouvoir lire le texte.

“Répondons au grand appel du président Mao !

Les jeunes instruits doivent aller à la campagne, dans les vastes étendues rurales où ils pourront recevoir la formation des paysans pauvres et moyens-pauvres. Il faut mobiliser les cadres et les autres citoyens pour envoyer leurs enfants instruits à la campagne. Les camarades des campagnes doivent les accueillir.

Nous, étudiants révolutionnaires de l'Institut médical de Jiamusi, devons suivre résolument la voie indiquée par le président Mao et aller là où la patrie et le peuple ont besoin de nous.”

Wang Tao pense aux efforts immenses consentis par ses parents et par lui-même pour parvenir jusqu'à ces études. Pourtant, il est immédiatement convaincu de l'importance de devoir apprendre la vie des paysans qui nourrissent les habitants des villes. Il se demande déjà comment réagira son père.

Dans cette pensée, il se retourne et voit Bao repartir. Il se précipite à sa suite.

— Camarade Bao, tu pars tout de suite, sans aller voir nos professeurs ?

— Si c'est le vieux He Lian, je préfère m'en abstenir, il suit encore la vieille ligne bourgeoise...

tu étais très compétent, tu seras affecté au dispensaire... ça va être un travail moins éprouvant pour toi, et tu verras, non seulement tu seras utile à la communauté, camarade, mais il y a quelques avantages aussi.

L'air outré, Tao se recule.

— Mais il n'en est pas question ! Je travaillerais comme tous les autres... aux champs !...

l'abnégation de leur fils, leur seul enfant, qui va retourner à la terre et en apprendre plus de la vie. C'est le lundi 6 janvier 1969 que les deux amis se retrouvent sur le quai de la gare de Jiamusi pour Heli, le village où ils vont passer les prochaines années.

— Regarde, le train arrive, Bao... Bientôt nous serons parmi les travailleurs de la terre, à commencer de réapprendre ce que nous avons oublié de ceux qui nous font vivre.

Brinquebalant, le vieux train s'arrête à toutes les gares du parcours ; soixante-dix kilomètres ; cinq gares avec leurs lots de paysans allant chercher des outils à la gare suivante ou des ouvriers allant à leurs ateliers, des femmes accompagnant leurs jeunes enfants pour quelque raison importante.

Un vieil homme les regarde, intrigué. Il finit par se pencher vers Wang Tao.

— Pardonnez mon indiscretion, jeunes gens, mais je trouve très bien que vous veniez enseigner dans nos campagnes, nous avons si peu l'occasion de nous instruire.

Amusés, les deux amis lui sourient, mais se doivent de le détromper.

— Non, camarade, c'est nous qui venons pour qu'on nous enseigne, nous devons nous rééduquer et donner de notre temps au peuple de la campagne.

L'air un peu sceptique, mais gardant un sourire prudent, le vieux ne répond pas.

Durant le reste du trajet, un silence respectueux s'installe... jusqu'à l'arrivée à la gare d'Heli.

Il fait un froid glacial, Wang Tao remonte le col du manteau que lui a donné son père.

— Il fait encore plus froid que je ne l'avais imaginé, Bao.

Son camarade, lui, n'a que la veste qu'il a héritée de son père naturel ; son beau-père n'étant à ses yeux qu'un bourgeois qui a épousé sa mère.

— Il va falloir que je m'y habitue, dit-il en gardant l'optimisme de sa jeunesse.

La vingtaine d'étudiants descendant ce jour-là du train n'avait pas remarqué le petit groupe de trois officiels du village venus les accueillir.

L'un d'eux s'approche du groupe transi.

— Bonjour camarades étudiants... Lequel d'entre vous est Wang Tao ?

Surpris qu'on puisse le connaître dans ce village, Tao lève la main.

— C'est moi, camarade !

L'homme le prend à part par le bras.

— La professeure Xu Hui, qui est native de notre village, nous a dit que tu venais ici, elle a dit que

— Oui, tu as raison, mais je pensais à la camarade Xu Hui, notre professeur d'hygiène et de médecine préventive.

Guo Bao s'arrête, en effet, la camarade Xu Hui est depuis leur entrée à l'Institut d'une aide précieuse dans leur compréhension de la révolution et des idées du président Mao. Bao et presque tous ses camarades la respectent.

Il se retourne vers Tao et, posant la main sur l'épaule de son ami, il baisse la tête.

— Tu as raison... camarade... Veux-tu que je vienne avec toi pour lui demander comment nous pouvons être les plus utiles à nos frères paysans ?... en plus de notre apprentissage.

Après avoir discuté et écouté leur professeur, ils sont encore plus enthousiastes et confortés dans leur décision de suivre le président Mao.

Alors qu'ils sortent du bureau de Xu Hui, l'un de leurs camarades d'études arrive vers eux.

— Ah, vous voilà ! La section révolutionnaire de notre Institut se réunira après-demain, dans la salle commune, on pourra alors s'inscrire pour obéir à la demande de notre grand président.

Wang Tao n'aime pas trop cette étudiante trop emportée de Ma Rong, il l'avait vue trop excitée et excessive, durant les débordements de Shanghai, en janvier 1967. Mais il est tellement heureux que les décisions ne traînent pas, comme les bourgeois faisaient auparavant.

30 décembre 1968, en début d'après-midi, juste avant la réunion du "Comité révolutionnaire" de l'Institut, où tous les étudiants et leurs professeurs sont présents ; une Volga noire se gare devant l'entrée. Sur le tableau de bord, posé bien visible derrière le pare-brise, se trouve un petit drapeau rouge de l'Armée populaire de libération. Le chauffeur descend rapidement et ouvre la portière arrière. Un officier apparaît, sortant lentement de la voiture, impressionnant tous par son visage stoïque, sa retenue.

Le responsable du comité révolutionnaire de l'Institut s'approche et le salue avant de l'accompagner vers l'entrée du bâtiment.

Wang Tao et Guo Bao le regardent, émerveillés. Bao se penche discrètement à l'oreille de son camarade.

— C'est le colonel adjoint du district militaire de Jiamusi... Mon oncle le connaît, il a fait la Grande Marche !

Tao est encore plus impressionné... un de ceux qui ont combattus les nationaux avant 1949 !

À peine une demi-heure plus tard, tous sont silencieux dans le grand amphithéâtre de l'Institut médical de Jiamusi.

Le colonel, sur l'estrade installée plus tôt, s'adresse à eux, très ému.

— Camarades étudiants !

Aujourd'hui, dans votre institut, je viens au nom de l'Armée populaire de libération et du Comité révolutionnaire de Jiamusi pour étudier et appliquer le plus récent enseignement du président Mao concernant l'envoi des jeunes instruits à la campagne.

Le président Mao nous enseigne :

"Les jeunes instruits doivent aller à la campagne, recevoir la rééducation des paysans pauvres et moyens-inférieurs. Cela est très nécessaire.

Cet enseignement du président Mao indique la direction de notre marche. Il représente la plus grande sollicitude du président Mao envers la jeunesse révolutionnaire et constitue une immense occasion pour nous de transformer notre pensée et d'accomplir notre révolutionnarisation.

Camarades !

Depuis longtemps, la bourgeoisie cherche à empoisonner l'esprit des jeunes. Elle voudrait que les jeunes instruits recherchent une vie confortable en ville, qu'ils se séparent des ouvriers et des paysans, qu'ils considèrent le travail manuel comme inférieur.

Mais notre grande révolution culturelle prolétarienne nous a enseigné une vérité fondamentale :

Celui qui veut être un révolutionnaire doit aller parmi les masses.

Les ouvriers et les paysans sont les maîtres de l'histoire. Ils possèdent l'expérience de la lutte révolutionnaire. Ils sont nos enseignants.

Nous, jeunes étudiants, avons reçu une certaine éducation culturelle, mais nous devons comprendre que nos connaissances doivent être mises au service du peuple travailleur.

Si nous restons enfermés dans les salles d'étude, coupés de la production et éloignés des masses, comment pourrions-nous devenir des successeurs dignes de la révolution prolétarienne ?

Camarades !

Aller à la campagne n'est pas un abandon.

Aller à la campagne n'est pas une punition.

Aller à la campagne est une grande école révolutionnaire.

Là-bas, auprès des paysans pauvres et moyens-inférieurs, nous apprendrons ce qu'est la lutte des classes, ce qu'est la volonté révolutionnaire, ce qu'est le dévouement au peuple.

Nous devons prendre racine dans les campagnes.
Nous devons accepter les enseignements des masses paysannes.

Nous devons unir nos connaissances aux besoins de la production agricole.

Nous devons transformer notre conception du monde.

Camarades étudiants !

Notre génération a la chance de vivre une époque extraordinaire.

Nous avons la responsabilité historique de participer à la construction d'une nouvelle campagne socialiste.

Là où la patrie a besoin de nous, nous devons aller.

Si la campagne a besoin de médecins, nous deviendrons des médecins au service des paysans.

Si la campagne a besoin d'enseignants, nous deviendrons des enseignants au service du peuple.

Si la campagne a besoin de travailleurs, nous deviendrons des travailleurs courageux.

Nous devons répondre au grand appel du président Mao avec enthousiasme.

Nous devons suivre la voie de l'union entre ouvriers et paysans.

Nous devons aller dans les vastes campagnes, dans les montagnes et les villages, pour y recevoir la rééducation des masses et contribuer à la révolution socialiste.

Vive la grande pensée de Mao Zedong !

Vive l'union des ouvriers, des paysans et des soldats !

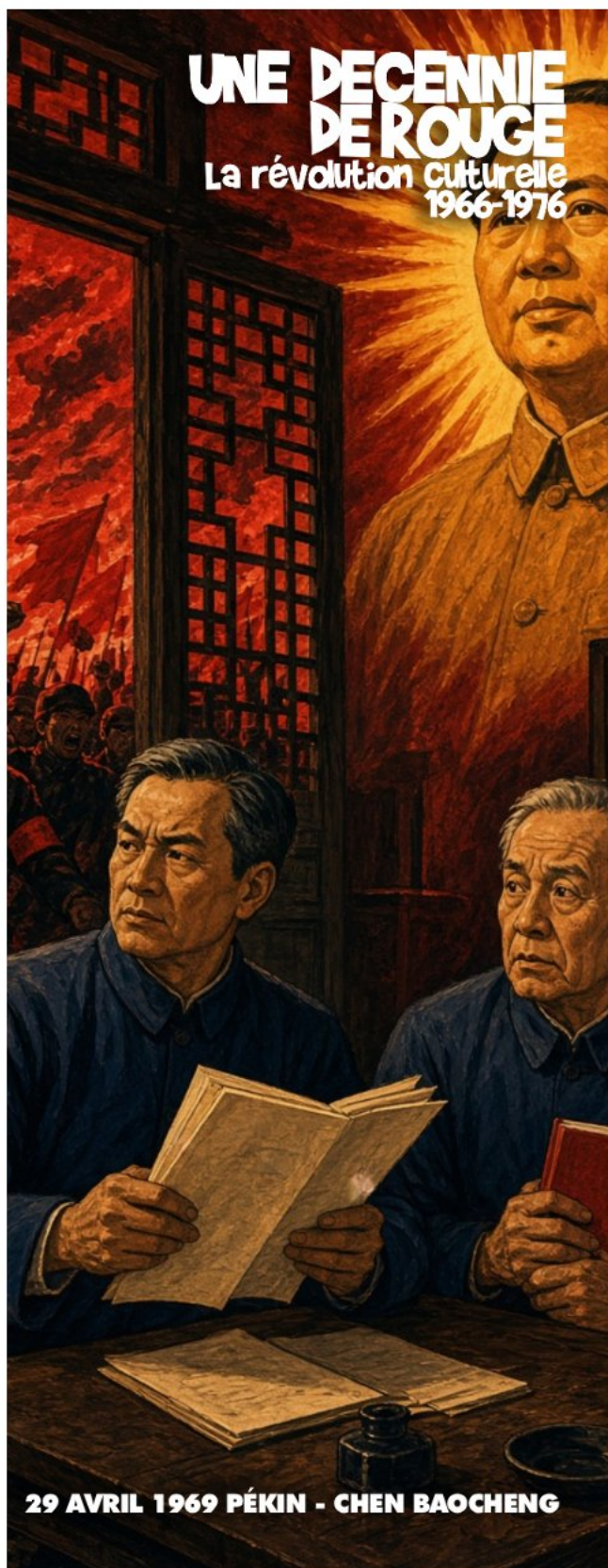
Que les jeunes instruits aillent dans les campagnes et y accomplissent de grandes choses !

Pour la majorité de l'assistance, ce sont des applaudissements enflammés qui accueillent ce discours qui les émeut. Très discrètement, quelques professeurs et de rares étudiants sont plus réservés, bien que montrant une adhésion... moins démonstrative, pour ne pas se distinguer et faire juste le minimum pour paraître convaincus.

Le responsable du Comité s'approche de l'orateur, lui serre chaleureusement la main et prend la parole.

— Camarades ! La liste d'inscription est ouverte, vous pouvez déjà répondre à l'appel du président Mao. Les premiers départs auront lieu dès la semaine prochaine pour les communes populaires de la région.

Wang Tao est un des premiers à se faire inscrire pour un départ la semaine suivante, avec son ami Guo Bao. Et même si les parents de ce dernier ont paru hostiles, ceux de Tao ont été émerveillés par



29 avril 1969 — PÉKIN

Chen Baosheng (陈宝成), 58 ans — romancier populaire d'espionnage.

Fils d'un petit fonctionnaire lettré de Shanghai. Parti étudier la littérature à Paris, à la Sorbonne, il

s'imprègne de culture occidentale et développe un goût pour les intrigues psychologiques. De retour en Chine en 1940, il s'installe à Chongqing, tenu par le Guomindang, qu'il apprécie. Il s'installe à Pékin après la proclamation de la République en 1949. Il devient un écrivain de roman d'espionnage, très populaire. Il garde une forte estime pour l'Occident, qu'il dissimule sous une critique de façade.

Lin Biao vient d'être désigné par le 9^e congrès du PCC, vice-président du Parti communiste chinois, aux côtés de Mao qui semble approuver en applaudissant calmement ce choix.

Au même moment, Guo Shiming, vieux briscard de soixante-neuf ans, conseiller au ministère des Affaires étrangères, rattaché aux services du Premier ministre et chargé de la diffusion diplomatique vers l'Europe, est l'invité d'un de ses amis, l'écrivain Chen Baosheng, dans le vieux quartier de Dongcheng, la maison n°17, Hutong Dongsu Liutiao, ancienne demeure d'un fonctionnaire impérial divisée en appartements.

Il fait déjà nuit, et dans l'appartement de l'écrivain célibataire, c'est un décor simple, mais avec quelques vestiges des temps anciens. Un vase de l'époque impériale, par exemple, posé entre un exemplaire d'un des livres de Ian Fleming et un autre de Georges Simenon. Mais c'est la bibliothèque qui est le meuble principal, couvrant deux des murs de la pièce principale, remplie d'ouvrages ; en anglais, dont quelques Shakespeare ; français, dont des "San Antonio" ; américains, dont des exemplaires signés Dashiell Hammett... et même russes, dont quelques ouvrages de Ioulia Semionov.

Les deux hommes, en tailleur sur le tapis de la pièce, l'un en face de l'autre, une table basse entre eux où sont posées deux tasses de thé, la théière et... deux verres à pied en cristal, remplis à demi d'un... whisky.

Shiming, qui vient de s'installer, pose les mains sur ses genoux et regarde le vers en souriant, les yeux mi-clos vers Baosheng.

— Dis, l'ami... tu me sers un alcool bourgeois... dans des verres de cristal ?

Baosheng se penche vers lui, l'air comploteur.

— Oui... camarade... et qui plus est c'est un de nos "diplomates" qui me l'a donné.

Un silence se fait, avant qu'un rire discret le coupe.

— Eh bien, je suis bien heureux de t'avoir fait bénéficier de cette bouteille d'Oban... À la tienne... camarade !

Ils trinquent, et glissent leurs lèvres sur le cristal, se délectant de ce plaisir qui leur vaudrait certainement une condamnation politique, peut-être pire, si quiconque savait cette vérité.

Baocheng reprend la parole en posant délicatement le verre sur le sous-bock protégeant le bois de la table basse ouvragée.

— Alors... Shiming, dis-moi, qui est le nouveau chef ?

Regardant autour de lui, comme si on les épiait, il répond plus bas.

— Lin Biao... mais c'est le grand timonier qui reste à la barre !

— Ne t'inquiète pas, les voisins de ce côté sont complètement sourds et les autres, de ce côté... ne sont plus là pour écouter quoi que ce soit... depuis plus de deux ans.

Disant cela, il a la mine soudainement triste.

— Tu l'as échappé belle, en tout cas, dit son ami.

— Oui, mais fort heureusement, Zhao Ming, l'espion du parti... m'a protégé après mon auto-critique, et surtout la sortie par une maison d'édition contrôlée de la cinquième aventure, "La ligne secrète rouge". J'ai même reçu un message, par un "ami" du Parti... figure-toi, un message d'appréciation du "grand chef".

En disant ces deux derniers mots, lui aussi a baissé la voix ; comme si quelqu'un aurait pu entendre.

Shiming le regarde avec les yeux ronds. Il pointe son index vers le haut.

— Tu veux dire... là-haut.

Pour toute réponse, l'auteur de romans d'espionnage si populaire depuis "La lame cachée sort de son fourreau", paru en 1958 avec l'assentiment des autorités compétentes, ne fait que hocher la tête lentement en souriant de côté.

— Mais trêve de littérature... que devient notre ami Zhou Enlai ?

Shiming, avant de répondre, tend la main vers son verre et reprend une petite gorgée prudente, puis un peu de thé.

Son ami, tout en le regardant, tourne légèrement la tête sur le côté, presque inquiet.

— C'est à ce point ?

— Non... en fait, oui et non, disons que le camarade Zhou reste premier ministre du Conseil des affaires d'État ; membre du Comité permanent du Bureau politique et responsable de la gestion quotidienne du pays... mais la nomination de Lin

Biao au poste de vice-président du Parti communiste chinois, aux côtés de Mao, l'affaiblit évidemment. Mais il est suffisamment sage et rusé pour rester à sa place... qui est meilleure que d'autres.

— Liu Shaoqi ?

Cette fois c'est la tête de Shiming à hocher.

— Oui... à ce que je sais, le détenu est déjà mal en point. Je crois que l'ex-président de la République populaire n'en a plus pour très longtemps.

— Ça va être compliqué de continuer à respirer... Ils se regardent en silence un long moment, pensant.

Reprenant un sourire optimiste, Shiming pointe le doigt vers un coin de la bibliothèque où les cinq romans des aventures de Zhao Ming, l'espion du Parti, trônent bien en vue.

— Dis-moi, Baocheng, voudrais-tu me lire le début de ta dernière production anticapitaliste ?

Baocheng fait d'abord la moue, comme quelqu'un qui veut se faire prier.

— Tu crois ?

— Oui... ça nous détendra.

Alors l'auteur se lève, lentement, prenant visiblement le temps. Il prend un exemplaire de son dernier paru et va se rasseoir en tailleur.

Il boit lui aussi une petite gorgée de whisky avant de lire.

— Bien, bien... tu l'auras voulu ! sourit-il un brin moqueur.

Il se racle la gorge, tel un orateur devant un auditoire attentif.

— Premier chapitre... *"Le message venu de la nuit..."*

La neige tombait depuis trois jours sur Harbin.

Les toits des bâtiments de briques rouges avaient disparu sous une couche blanche, et les grandes cheminées des usines dressaient leurs silhouettes noires dans le ciel glacé du nord-est. Dans les rues, les ouvriers rentraient chez eux après leur journée de travail, le col relevé contre le vent, les paroles du président Mao dans leurs pensées.

La Chine nouvelle avançait. Mais les ennemis de la révolution n'avaient pas disparu.

Dans un petit bureau situé au deuxième étage d'un bâtiment administratif, le camarade Zhao Ming observait la rue à travers la fenêtre. Sur son bureau se trouvaient trois objets : un carnet de notes, une tasse de thé encore chaude et une enveloppe sans adresse.

Cette enveloppe était arrivée dix minutes plus tôt, elle ne portait aucun nom, seulement quelques

mots écrits au crayon : "Pour le camarade Zhao."

Zhao Ming sourit. Dans son métier, les messages les plus simples étaient souvent les plus importants. Il ouvrit l'enveloppe avec précaution ; à l'intérieur se trouvait une photographie. Un homme d'une quarantaine d'années marchait devant la gare de Harbin. Il portait un manteau ordinaire, tenait une valise à la main et regardait droit devant lui.

Au premier regard, rien d'inhabituel, un voyageur parmi des milliers. Mais Zhao Ming connaissait une règle essentielle de la lutte clandestine : ce que l'ennemi veut cacher est parfois moins important que ce qu'il veut faire croire.

Il retourna la photographie. Au dos, une seule phrase était écrite : "Le train de minuit apportera un passager qui ne doit jamais atteindre Pékin."

Zhao Ming resta silencieux.

Depuis plusieurs années, il combattait ceux qui tentaient de nuire à la construction socialiste de la patrie. Il avait affronté des agents étrangers, déjoué des complots et découvert des traîtres qui se dissimulaient derrière des visages ordinaires. Mais cette fois, quelque chose était différent.

Le message ne venait pas d'un service ennemi. Il venait de l'intérieur.

Il regarda une nouvelle fois la photographie ; l'homme sur l'image semblait calme. Presque trop calme.

Zhao Ming prit son manteau. Sur la porte, avant de sortir, il s'arrêta un instant devant le portrait du président Mao accroché au mur.

— La vigilance révolutionnaire ne dort jamais, murmura-t-il.

Puis il descendit l'escalier ; dehors, la neige continuait de tomber. Et quelque part dans la ville blanche de Harbin, un homme attendait le train de minuit."

— Wooaaa ! Quel hér... !

À cet instant précis, il est interrompu par des coups violents contre la porte.

— Ouvrez la porte ! Au nom du Parti, ouvrez immédiatement !

— Qui êtes-vous ? s'inquiète Baocheng.

— Nous sommes le groupe révolutionnaire chargé d'examiner votre situation politique. Ouvrez !



Avant-propos

Le récit suivant, concernant la mort de Lin Biao, est basé sur une hypothèse non élucidée et parfaitement plausible. Officiellement, l'accident reste un accident. Les seuls personnages historiques

sont Mao Zedong et Lin Biao et sa famille, les autres sont totalement fictifs et ne servent qu'à cette évocation.

Concernant le "projet 571", j'ai choisi, personnellement, la thèse du "vrai-faux" rapport, mais il semblerait que la controverse existe encore.

13 sept. 1971 — SHANHAIGUAN

Luo Ping (罗平), 37 ans — ingénieur de maintenance aéronautique.

Fils de militaire, formé dans une école technique militaire, il a fait toute sa carrière dans l'entretien des appareils de l'aviation. Maoïste convaincu, membre du Parti communiste chinois, discipliné et rigoureux, il croit profondément à la supériorité du modèle socialiste chinois. Affecté à la maintenance de l'avion de Lin Biao, il voit dans sa mission un devoir politique autant que technique, exécuté sans état d'âme.

7 septembre 1970, Shanghai ; dans un bureau anonyme du complexe de Xijiao, maison d'hôtes d'État ultra-sécurisée, vitrine diplomatique et enclave du pouvoir central à l'écart de la ville, Mao attend son invité.

Il a l'air renfrogné, pensif, il fait glisser une pierre de Go entre ses doigts tandis que le plateau, prêt pour une partie, est posé sur le bureau.

Luo Ping, qui a été exfiltré d'une session d'étude idéologique à laquelle il participait depuis plus d'une semaine, à Shanghai, est presque inquiet. "Qu'est-ce que je fais ici ?" se demande-t-il en regardant à droite et à gauche les murs du couloir où ne sont accrochés que des portraits de militants disparus, des compagnons de Mao.

Soudainement, il reconnaît le visage de son père, Luo Cheng, camarade de lutte de Mao depuis la révolution chinoise de 1911, à Changsha. Il se fige, ce qui semble énerver la membre des gardes rouges qui le conduit à son rendez-vous.

— Camarade... Il t'attend !

Ping se retourne, les yeux embués, vers la femme qui l'accompagne.

— C'est mon père !

— Tes affaires personnelles n'ont aucun intérêt. Avance, camarade. Nous sommes en retard.

Il reste silencieux quelques instants, et finit par suivre cette femme qui le mène à un rendez-vous dont il ne sait rien. Elle n'a dit que "Il". Et rompu à la discipline du Parti, il ne s'est permis aucune question. Soupçonnant malgré tout une mission "spéciale". Le souvenir de son père jaillit à cet

Notification du Comité central du Parti communiste chinois

I

Le Comité central du Parti communiste chinois notifie solennellement :

Lin Biao, le 13 septembre 1971, a pris la fuite dans la panique, s'est jeté dans les bras de l'ennemi dans un état pitoyable, a trahi le Parti et trahi la patrie, et s'est ainsi voué lui-même à la destruction.

Il est désormais établi que Lin Biao, agissant dans le plus grand secret et à l'insu du grand dirigeant, le président Mao, ainsi que du Bureau politique du Comité central, a mobilisé illégalement un avion de transport Trident et un hélicoptère. Il a ouvert le feu et blessé un garde qui le suivait depuis de longues années, puis, à l'aube du 13 septembre, s'est hissé à bord de l'avion Trident pour fuir en direction de la Mongolie extérieure et de l'Union soviétique. À bord se trouvaient son épouse Ye Qun, son fils Lin Ligu, ainsi que le pilote Pan Jingyin et d'autres complices. Après le franchissement de la frontière, aucun appareil ennemi n'a été aperçu. Le Bureau politique a alors ordonné aux troupes de Pékin de contraindre l'hélicoptère à atterrir. Il a été saisi à bord une grande quantité de documents ultra-secrets du Parti et de l'Armée, de pellicules, d'enregistrements, ainsi que d'importantes devises étrangères. Après l'atterrissage forcé, les complices Zhou Yuchi et Yu Xinye ont abattu le pilote avant de se suicider ; les autres ont été capturés vivants.

Le Comité central procède actuellement à l'examen de la trahison de Lin Biao. Les preuves matérielles et testimoniales établissent pleinement que le but criminel de sa fuite était de se rendre au social-impérialisme soviétique. Selon des informations fiables, l'avion Trident s'est écrasé sur le territoire mongol, près d'Öndörkhaan. Lin Biao, Ye Qun, Lin Ligu et les autres ont péri brûlés, recevant ainsi le sort mérité des traîtres et des vendus."

Il replie les feuilles dans un geste mécanique, l'air pensif en s'asseyant sur une chaise.

Il pose les feuilles sur la table et se sert une tasse de thé vert. Puis il se lève et va à la fenêtre. Il fait encore bon en ce début d'automne. Il ouvre la fenêtre sur le ciel dégagé de ce petit matin tranquille.

Une image reste dans sa mémoire... quand il a fait ce qu'il devait faire pour que l'avion n'arrive jamais à destination.

Et déjà, elle s'apprête à faire leurs bagages. Son fils, lui, paraît plus combatif.

— Partir si loin ? Mais pourtant nous avons de bons amis, prêts à nous suivre dans la lutte, père, je suis certain de leur loyauté et de leur détermination.

— Mon fils, je suis tellement fier de toi, mais quelquefois la sagesse doit l'emporter sur la volonté. Yu Meilan, le dernier de mes contacts au sein du renseignement militaire, m'a informé hier qu'ils préparaient un faux document qu'ils appellent déjà "Projet 571"... pour nous accuser de trahison en voulant mener un coup d'État.

Ligu, qui entend ce nom pour la première fois, est ébranlé par cette information. Il se décide très rapidement.

— Bien, père, je t'accompagne... mais je reviendrai par mes propres moyens pour nous organiser. 12 septembre 1971, un peu plus tard, base aérienne de Shanhaiguan.

— Allô, Mei... j'ai reçu l'ordre de Lin Biao de préparer, le plus rapidement possible, son avion. Je crois qu'il veut fuir... j'en suis même persuadé. Que dois-je faire ?

"Je te rappelle, camarade."

Elle raccroche brutalement après avoir dit ces quelques mots.

Luo Ping, dans le hangar où se trouve encore le Hawker Siddeley Trident du vice-président du Parti communiste chinois, tourne en rond. Il a déjà son idée, mais est-elle compatible avec la ligne choisie ?

Une quinzaine de minutes plus tard, le téléphone du hangar sonne. Mais un autre technicien s'approche pour prendre l'appel.

— Attends, camarade, c'est ma cousine, elle devait me rappeler.

L'autre technicien lui sourit en clignant d'un œil.

— Oui, oui, c'est ça... ta "cousine" !

Ne relevant pas l'allusion, il décroche.

— Allô ?... Alors ?

"Tu dois faire tout ce que tu peux pour que l'avion n'arrive jamais à destination. Mais que ça reste absolument discret."

22 septembre 1971, base aérienne de Shanhaiguan.

Luo Ping, dans son appartement, reçoit un texte imprimé par le Parti. Il ouvre l'enveloppe et commence à lire le long texte concernant à la fois "l'accident" et les graves accusations portées contre l'ex-vice-président du Parti communiste chinois.

"18 septembre 1971

instant, qui, sans jamais rien lui révéler exactement... Ping le savait inconsciemment. Son père effectuait des missions spéciales pour le Parti.

Luo Cheng était mort officiellement noyé dans la baie de Xiamen, "durant un exercice", leur avait annoncé un responsable du Parti venu les informer. C'était en 1949. Ping n'avait, à cette époque, pas remis en question la version qu'on lui avait racontée à lui, sa mère et ses frères et sœurs.

Alors qu'il est encore dans ses souvenirs, son accompagnatrice stoppe devant une porte. Elle se redresse d'un coup, presque au garde-à-vous en appuyant sur la clanche et en ouvrant la porte.

Son ton est soudainement très formel.

— Camarade Président, voilà le camarade Luo Ping que vous avez désiré rencontrer.

Un instant foudroyé par ce qu'il vient d'entendre, ses réflexes de militant et membre du Parti communiste chinois reviennent immédiatement. Il se fige.

Le président Mao, assis sur une chaise, face à lui, de l'autre côté d'un bureau, lui montre de la main là où il doit venir s'asseoir en face de lui.

— Viens, camarade Ping. J'ai à te parler quelques instants.

La garde rouge referme la porte, sèchement.

— Oui, camarade Président, je suis au service du Parti.

Il vient s'asseoir et regarde avec stupéfaction le plateau du jeu de Go sur le bureau.

Mao, détendu, replace la pierre qu'il avait encore dans sa main sur le jeu.

— Tu sais y jouer ?

Ping relève la tête, regarde Mao dans les yeux, respectueusement.

— Oui, camarade président... mais...

Froidement, sur un ton comminatoire, il croise les mains sur son ventre en lui coupant la parole.

— Eh bien jouons.

...

À la fin de la partie, Luo Ping vient de remporter le jeu, assez subtilement.

Mao s'est un peu reculé sur sa chaise et a remis ses mains sur son ventre, très calmement, presque souriant, bizarrement à ce que ressent Luo Ping.

— Tu es un bon joueur, Luo Ping, mais tu étais en dessous de ta valeur, aurais-tu eu l'intention de me laisser gagner ?

Son adversaire reste silencieux, presque surpris de lui-même.

— Je suis désolé, camarade président... je me suis laissé entraîner.

Mao le regarde un instant, les yeux plissés, pensif.

— Ne sois pas désolé, le jeu révèle souvent les hommes mieux que les discours. Tu m'as donc battu sans tenir compte du fait de mon autorité... et c'est bien... pour ce que je vais te demander maintenant d'accomplir pour la révolution.

Ping comprend immédiatement le caractère spécial de son rendez-vous.

— Mon père a servi fidèlement la révolution, je la servirai j'espère avec autant de ferveur, pour la cause du peuple et de notre société.

Mao semble satisfait, il pose ses coudes sur le bureau et baisse un peu la voix.

— J'ai le sentiment que tu es le digne fils de ton père qui fut plus qu'un camarade, mais mon plus ancien compagnon de combat. Il est mort pour notre pays, pour notre révolution, pour le socialisme que nous avons en nous.

Luo Ping reste silencieux. Mao se réadosse à sa chaise, sûr de lui.

— Ainsi, comme ton père, tu vas entreprendre une mission pour la révolution. Vois-tu, certains camarades qui ont connu trop longtemps les regards de l'étranger finissent parfois par oublier que notre révolution ne vient pas d'ailleurs. Elle vient de notre peuple, de nos forces. Je crains que certains ne comprennent plus cette vérité, ou qu'ils ne l'interprètent selon leurs propres intérêts. Ton père l'avait compris, et c'est parce qu'il m'avait parlé du jeune adolescent que tu étais, avant sa mort, aussi je vais te demander d'observer ce qui se passe autour du camarade Lin Biao. Écoute les hommes, regarde les comportements, comprends les évolutions. Tu me transmettras régulièrement ce que tu auras vu.

Luo Ping se lève, lentement, ayant saisi toute l'importance politique de sa mission. Il sait au fond de lui que la révolution est fragile et que certains, même au sein même du Parti, sont prêts à servir leurs intérêts plus que ceux du peuple. Ce n'est pas Mao qu'il sent devoir servir, mais bien la nation chinoise et ses espoirs, dans le plus pur esprit de la révolution culturelle.

— Cela sera fait ainsi, camarade président, je serai digne du pays et de la mémoire de mon père.

— J'en suis certain, camarade Ping. Tu vas être reconduit à Shanghai par la personne qui t'a introduit ici, elle sera ton intermédiaire, mais... elle ne sait rien et doit continuer ainsi.

— J'ai compris, camarade président.

Faisant demi-tour, le cœur rempli d'une force nouvelle, il ouvre la porte.

Quand il a ouvert la porte, il voit la même camarade, à quelques mètres dans le couloir, adossée au mur en train de lire visiblement un vieil exemplaire du Petit Livre rouge.

Quand elle le voit, elle range tranquillement l'ouvrage dans l'une de ses poches et attend qu'il la rejoigne.

— Camarade, on repart tout de suite, officiellement je serai l'une de tes cousines éloignées, Luo Mei, d'après ce que l'on m'a ordonné. Je passerai de temps en temps te voir à Shanhaiguan.

Grisé par sa nouvelle utilité, il se laisse aller à lui sourire.

— Très bien, camarade, très bonne idée.

Elle fronce les sourcils en voyant son sourire.

— J'ai bien dit "cousine !"

— Camarade, c'est bien ainsi que je l'avais entendu. Nous servons tous les deux la même révolution et je ne mélange pas les objectifs.

12 septembre 1971, station balnéaire du Hebei, à Beidaihe.

Lin Biao, sa femme Ye Qun et son fils Lin Liguó prennent connaissance d'un entrefilet paru la veille dans le "Quotidien Guangming" :

"Toute activité du Parti doit être guidée par la pensée de Mao Zedong. Les cadres dirigeants doivent renforcer leur étude, améliorer leur compréhension politique, maintenir la discipline du Parti et rester fermement unis autour du Comité central ayant à sa tête le président Mao Zedong. Il faut combattre toutes les tendances erronées qui s'écartent de la ligne révolutionnaire prolétarienne et empêcher toute tentative de placer les intérêts particuliers au-dessus des intérêts du Parti et du peuple."

Toujours souffrant, comme depuis longtemps, de problèmes pulmonaires, Lin Biao tousse bien plus fort que d'habitude.

— Père, ça va ?

— Non, mon fils, dans ce texte se trouve à peine voilée la détermination de Mao à ma déchéance. Si je reste, je risque de finir comme Liu Shaoqi. Je crois que nous devons vraiment nous éloigner rapidement et sans attendre ; je ne réussirai pas à convaincre Mao, ainsi nous devons être prudents, d'autant que des forces sont à la manœuvre pour me disqualifier.

— Mais où aller, père ?

— Chez nos voisins, en URSS.

Alors que sa mère se lève.

— Tu as raison, Biao, quittons au plus vite ce danger.



26 février 1972 — HANGZHOU

Liu Mei (刘梅), 34 ans — Étudiante en histoire politique. Fille d'un instituteur, après avoir travaillé dans une "unité de travail", elle arrive à Hangzhou en 1968 pour y poursuivre des études.

Humaniste et attachée à l'idéal socialiste, elle croit en une société juste et égalitaire, mais n'a jamais adhéré au maoïsme. Les bouleversements depuis 1966 ont renforcé sa conviction que le monde devait être transformé, sans sacrifier les libertés. Elle s'intéresse aux expériences politiques étrangères, notamment européennes, et se montre sensible aux idées sociales-démocrates. Évidemment, elle dissimule ses opinions.

Hangzhou, ce 26 février, Mei a une surprise de taille, juste avant d'aller à la bibliothèque, comme à son habitude, le samedi. Un homme qu'elle ne connaît pas a frappé à sa porte, une lettre en main. C'est son air prudent, à regarder à droite et à gauche, comme s'il était suivi par un quelconque espion qui l'a étonné.

— Mademoiselle Liu Mei ?

— Oui... qu'y a-t-il... camarade, dit-elle, hésitante.

— Pour vous...

De plus en plus intriguée, elle veut en savoir davantage, mais l'homme qui lui a carrément mis la lettre dans la main est reparti avant qu'elle n'ait pu dire quoi que ce soit.

Elle referme la porte après avoir, elle aussi, scruté la rue, "si quelqu'un avait remarqué quelque chose ?", se dit-elle.

Une fois assise dans son vieux canapé, reste d'un passé familial oublié, entre un exemplaire du "Monde"¹ que lui a prêté l'un de ses professeurs préférés, et de "L'État et la Révolution", de Lénine, en chinois. Elle ouvre la lettre, et ses yeux s'embruent de larmes dès les premiers mots.

"Taipei, le 12 janvier 1971

Ma chère Mei,

J'ai pu savoir où tu étais grâce à un article dans l'un de vos journaux "officiels" qui parlait de toi, et après quelques recherches et grâce à quelques amis, je t'ai retrouvé enfin.

Il y a longtemps que je ne sais plus si j'ai le droit de t'appeler ainsi. Lorsque je t'ai vue pour la dernière fois, tu étais encore une petite fille qui refusait de manger le poisson parce que tu prétendais qu'il avait "l'air triste". Tu dois avoir oublié cela depuis longtemps.

Et je me souviens que, lorsque tu étais petite, tu avais cassé la tasse bleue de ta grand-mère et que tu avais prétendu que c'était le chat, pauvre chat, il n'a pas eu de chance, tu t'en souviens ?

¹ La presse étrangère était disponible en 1972. cf "L'information en Chine populaire" sur le site du Monde. (partie visible sans abonnement)

servé quelques souvenirs de notre enfance et, si j'en crois ce qu'il m'a dit, il avait souvent regretté de ne pouvoir reprendre contact avec vous. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il m'avait demandé, il y a quelque temps, si je pouvais faire parvenir une lettre sur le continent. Je n'avais pas imaginé que les choses prendraient cette tournure. Je suis désolée, Mei ; j'aurais tellement préféré que votre premier échange depuis vingt-trois ans puisse se poursuivre autrement.

Je te conseille évidemment de conserver précieusement la lettre qu'il t'a envoyée et de ne la montrer à personne. Je ne veux pas t'effrayer, mais je ne voudrais surtout pas que cette correspondance puisse te causer des ennuis.

Pour l'instant, écris-moi seulement pour me dire que tu as bien reçu celle-ci ; et surtout, ne perds pas courage. Nous avons attendu si longtemps pour nous retrouver que quelques semaines de plus ne doivent pas nous faire perdre espoir.

Je t'embrasse affectueusement, ma très chère Mei.

*Ta cousine,
Meizhen"*

Dans l'angoisse depuis cette nouvelle, sa relation avec Xiuying s'est malheureusement détériorée. Mei passe ses journées à vouloir essayer de "savoir". Elle se met en danger et sa compagne aussi, tant sur le plan politique que sur le plan social. Leur couple n'étant pas culturellement et politiquement accepté.

Xiuying coupe les ponts avec Mei, fin mars.

C'est le 10 avril qu'elle reçoit enfin un mot, très court, de sa cousine, accompagné d'un article de presse découpé.

"Hong-Kong, 5 avril 1972

Ma très chère Mei,

Je suis au regret de t'annoncer une très mauvaise nouvelle. Je t'écirai plus tard pour t'en dire plus, pour le moment je n'en sais pas davantage.

Je suis de tout cœur avec toi, comme le reste de la famille, ici.

*Ta cousine,
Meizhen"*

L'entrefilet annonçait en effet...

"Un homme se suicide pendant sa détention

Taipei, 29 janvier — Un homme détenu dans le cadre d'une enquête de sécurité a été retrouvé mort dans sa cellule au cours de la nuit. Selon les autorités compétentes, il s'agit d'un suicide. Les circonstances précises du décès font l'objet d'une enquête."

Je ne vous demande pas de raconter ce que vous ne souhaitez pas raconter. Après vingt-trois ans, je crois que nous avons gagné le droit de nous parler sans avoir besoin de tout expliquer.

Mon père ne sait pas encore que je vous écris. Je ne sais pas comment il réagirait. Peut-être resterait-il silencieux, comme toujours. Peut-être ouvrirait-il votre lettre, la lirait plusieurs fois, puis la rangerait dans un tiroir sans rien dire. Mais je crois qu'il serait heureux.

Si votre lettre a pu me parvenir, peut-être que la mienne pourra vous atteindre aussi. Alors écrivez-moi. Même si ce n'est que quelques lignes. Écrivez-moi ce que vous voulez, comme vous le pouvez. Je ne vous demande qu'une chose ; ne me laissez pas attendre vingt-trois années de plus.

*Votre nièce,
Mei"*

En fin de journée, elle va à la bibliothèque pour voir le plan de Taipei et pouvoir envoyer la lettre avec une autre pour sa cousine, Lin Meizhen, afin de la remercier d'avance.

Lin Meizhen a l'avantage de travailler pour la Chine communiste à Hong-Kong, c'est une employée de China Resources. "Les risques sont pratiquement inexistantes, et puis après tout, il paraît que la liberté se prend et ne se donne pas", se dit-elle.

Quelques semaines plus tard, Liu Mei reçoit une lettre de sa cousine, une lettre consternante ; cette fois par la voie habituelle.

"Hong-Kong, 14 mars 1972

Ma chère Mei,

J'ai été très heureuse de recevoir ta lettre et, je dois te l'avouer, assez émue de découvrir que tu avais reçu celle de notre oncle. Je me suis demandé un moment si je devais t'écrire immédiatement ou attendre d'en savoir davantage, mais les nouvelles que j'ai reçues hier m'obligent malheureusement à ne pas attendre. Je crains que ce que je vais te dire ne soit pas facile à lire ; notre oncle a été arrêté à Taipei à la fin du mois dernier.

Je ne connais pas les circonstances exactes de son arrestation. Les informations qui nous parviennent ici sont confuses, et personne ne semble savoir avec certitude ce qui lui est reproché. On m'a seulement dit qu'il avait été emmené à la fin de janvier et qu'il se trouvait depuis lors entre les mains des autorités de Taïwan.

Oncle Zhihai parlait parfois de la famille, davantage qu'il ne voulait bien l'admettre. Il avait con-

J'en suis sûr ; le libraire qui habitait à côté l'avait retrouvé mort.

Je ne sais même pas si cette lettre te parviendra. J'ai confié cette lettre à quelqu'un qui doit bientôt voir des parents à Hong Kong. Il la remettra à une personne de notre connaissance qui, je l'espère, trouvera le moyen de te la faire parvenir. Si elle arrive jusqu'à toi, ne réponds pas à cette adresse et ne parle à personne de cette lettre. Il vaut mieux être prudent.

Ton père est-il toujours à Hangzhou ? Comment va-t-il ? Et toi, que deviens-tu ? J'ai su que tu étudiais l'histoire politique. C'est une chose sérieuse pour une jeune fille de ton âge. J'aimerais savoir ce que tu lis, ce que tu penses et surtout ce que tu espères pour l'avenir.

Ici, nous avons entendu parler de la venue du président Nixon. Le monde paraît changer plus vite que nous ne pouvons le comprendre. Je me demande parfois ce que vous entendez de tout cela de l'autre côté du détroit.

Je voudrais seulement savoir si tu es heureuse et si tu es devenue la femme que tu souhaitais être déjà quand tu étais toute petite.

Je suis heureux d'avoir pu enfin t'écrire, mais surtout ne mentionne pas mon nom sur le continent.

*Ton oncle qui pense à toi,
Liu Zhihai"*

— Xiuying ! J'ai reçu une lettre de mon oncle. Sa colocatrice, et son amour — clandestine — Sun Xiuying, travaille à la bibliothèque de l'université d'Hangzhou, elle a 36 ans, et partage les idées de Mei. Elle sort de la vieille salle d'eau, une serviette sur la tête, en train de se sécher les cheveux.

— Oui, ma chérie... mais tu m'as dit qu'il habitait depuis 1949 à Taipei ?

— Justement... c'est bien ça qui est tellement émouvant. Je ne l'ai pas vu depuis la séparation. Xiuying s'assied à côté après avoir déplacé sur la commode, avec un geste indifférent, le livre de Lénine. Elle met son bras sur les épaules de Mei et la regarde tendrement.

— Je comprends, ma chérie, mais comment vas-tu pouvoir lui répondre ? Ne me dis pas qu'il a donné une adresse ?

Elle plonge son regard dans celui de son amour.

— Bien sûr que non, je suis certaine que cette lettre est passée par Hong-Kong, la famille y a encore des amis sincères. Et il m'a donné l'adresse de retour avec un code.

Interloquée, Xiuying lui prend très gentiment la lettre des mains.

— Où ça ?

Mei lui baise la joue et lui indique le passage de la grand-mère et du chat.

— Je n'ai pas connu ma grand-mère et je n'ai jamais eu de chat.

Elles rient toutes les deux avant que Mei lui explique le code.

— Je suppose que ce "bleu" est le nom de la rue à Taipei, à moins que ce ne soit "grand-mère", mais je penche pour le "bleu" ; et que ce "pas de chance" correspond au numéro quatre ! J'irai voir un plan de Taipei, à la bibliothèque.

Impressionnée par le subterfuge pour ne pas éveiller les soupçons, en cas d'interception de la lettre avant que sa destinatrice puisse la lire.

— Mais... et ce libraire, alors ?

— Justement, c'est le seul point exact, il y avait, là où nous habitions dans les premières années de la "république", un libraire, dont la façade était...

— Bleue !

Mei l'embrasse de nouveau en souriant.

— Mais... "Élémentaire, ma chère Watson !"

— Eh bé... bon, je suppose que tu vas à la bibliothèque, maintenant ?

Mei réfléchit quelques instants, hésitante à suivre sa compagne, avant de répondre définitivement.

— Non, je préfère lui répondre tout de suite... Ça ne t'ennuie pas que je te laisse y aller toute seule ? Avec la visite du président américain, Nixon... il risque de ne pas y avoir beaucoup de monde, tu ne vas pas être très dérangée.

— Détrompe-toi, y a un groupe d'anciens membres des organisations de gardes rouges qui ont une réunion à la bibliothèque, toute la journée... je ne vais pas terriblement m'amuser.

Après le départ de Xiuying, elle écrit.

"Mon cher oncle,

J'ai lu votre lettre ce matin avant de commencer ma journée, puis encore et encore, et je crois que je pourrais désormais en réciter certains passages par cœur. Je ne sais pas pourquoi, mais en voyant l'enveloppe, j'ai d'abord pensé que quelqu'un me faisait une plaisanterie. Après tant d'années, votre lettre m'a remis en mémoire une autre époque, celle dont mon père parle si peu. Et pourtant, c'était bien votre lettre.

Je ne sais pas de quelle manière vous vous souvenez de moi. J'étais encore une enfant lorsque vous êtes parti. Pour moi, dans mon souvenir, vous êtes surtout une grande silhouette qui me soulevait dans ses bras et qui sentait le tabac.

Lorsque j'étais petite, je lui demandais parfois pourquoi vous étiez parti et pourquoi nous ne pouvions pas vous écrire. Il répondait que les choses étaient compliquées ; il n'a jamais été un homme de beaucoup de paroles. Il reste cet instituteur inquiet de tout.

Oui, surtout après toutes ces années ! Il a passé sa vie à apprendre aux enfants à lire et à écrire. Certains reviennent le voir lorsqu'ils sont devenus adultes, et je l'ai vu plusieurs fois faire semblant de ne pas être ému.

Il a vieilli, bien sûr. Ses cheveux sont devenus blancs et il marche moins vite. Mais lorsqu'il ouvre un livre pour préparer son cours, il retrouve immédiatement son ancienne expression. J'aime beaucoup le regarder à ces moments-là.

Moi, j'ai suivi une autre route, après quelques années à travailler comme tout le monde, j'ai pu avoir l'occasion de faire ces études. Heureusement, puisque cela vous a permis de me retrouver, espérons que vous serez le seul.

Avez-vous conservé quelque chose de notre maison ? Je me demande parfois si vous avez encore en mémoire la petite rue où nous vivions lorsque j'étais enfant. Il y avait, je crois, un libraire au coin de la rue.

Je ne sais pas ce que vous pensez aujourd'hui de notre pays. Nous avons vécu ici tant de changements que j'ai parfois l'impression d'avoir grandi dans plusieurs Chine différentes. Il y a eu les enthousiasmes, les foules, les slogans, puis les silences. Il y a eu des amis dont nous ne savions plus s'ils étaient encore nos amis. Il y a eu des livres qu'il fallait lire et d'autres qu'il ne fallait surtout pas ouvrir. Je ne veux pas vous mentir ; je ne pense pas toujours comme on voudrait que je pense. J'aime notre pays. Pourtant j'aime notre langue, nos paysages, notre histoire.

Peut-être que cette idée vous fera sourire ; vous êtes à Taipei depuis plus de vingt ans et moi je n'ai jamais quitté cette Chine. Et pourtant, aujourd'hui, c'est moi qui vous écris pour vous dire que j'aimerais connaître votre vie.

On parle beaucoup de Nixon en ce moment. Sa venue occupe les conversations, moi je suis curieuse ; j'aimerais pouvoir entendre ce que les Américains disent, ailleurs qu'à travers les journaux.

Je suppose que cela vous surprendra peut-être que votre nièce s'intéresse autant à l'étranger. Mais après tout, vous avez bien choisi de vivre de l'autre côté du détroit. Est-ce que Taipei est belle ? Vous vous êtes habitué à cette ville ?



28 janvier 1974 — XUZHOU

He Hua (王华), 46 ans — institutrice primaire. Issue d'une famille modeste de Xuzhou, elle adhère très tôt au Parti communiste et devient une maoïste convaincue. Depuis le début de la Révo-

lution culturelle, elle applique avec zèle les directives politiques dans son école, enseignant aux enfants les slogans et la pensée de Mao. En 1974, elle participe activement à une nouvelle lutte politique locale et entre au comité révolutionnaire de l'école à la faveur d'un changement de direction.

18 janvier 1974, une notification du Comité central du Parti communiste chinois est adressée à l'ensemble des grandes structures du Parti et de l'État.

"Aux comités du Parti des provinces, villes et régions autonomes, aux comités du Parti des grandes régions militaires, des régions militaires provinciales et des armées de campagne, aux comités du Parti des différents quartiers généraux de la Commission militaire, des différentes armes et services, ainsi qu'aux groupes dirigeants ou groupes du noyau du Parti des différents ministères et commissions du gouvernement central et des organismes d'État.

Nous vous transmettons ci-joint le document "Lin Biao et la voie de Confucius et de Mencius" (matériau n°1), élaboré par les groupes de critique de l'université de Pékin et de l'université Tsinghua, afin qu'il serve de référence pour la critique de Lin Biao et la critique de Confucius.

Lin Biao, cet ambitieux bourgeois, conspirateur, double face, traître et vendu à l'étranger, est un authentique disciple de Confucius, "le vieux deuxième". Comme tous les réactionnaires des époques précédant leur disparition, il vénère Confucius et s'oppose au légisme, attaque Qin Shi Huang et utilise la doctrine de Confucius et de Mencius comme arme idéologique réactionnaire dans sa conspiration pour usurper le pouvoir du Parti, renverser le pouvoir et restaurer le capitalisme.

Le document sélectionné par l'Université de Pékin et l'université Tsinghua sera d'une grande utilité pour continuer à approfondir la critique de Lin Biao, révéler la nature d'extrême droite de la ligne de Lin Biao, poursuivre la critique de la pensée consistant à vénérer Confucius et à combattre le légisme, et renforcer l'éducation idéologique et politique.

Quant à la manière de transmettre ce document, veuillez procéder conformément au champ d'application prévu par le document central n° 3 de 1972, en tenant compte de la situation concrète de votre région et de votre unité. Avant de le transmettre, vous devez d'abord l'étudier et en

— Alors comme ça, on donne à ma femme des documents du parti... et pas à son époux !

Elle commence à rire en lui donnant un gentil coup de coude dans les côtes.

— Eh oui, il va falloir t'habituer, la révolution est en marche.

— Bien, bien, je te laisse... je vais faire la cuisine. Il y a un reste de poulet de l'autre jour, tu en voudras, ou seulement le riz ?... Il reste aussi des haricots verts.

Elle relève la tête ; lui sourit.

— Occupez-vous de vous, je te remercie, je verrai cela tout à l'heure... mais ça vous ennuie si je lis pendant que vous mangez ? J'aime bien lire en la compagnie de "mon mari" et de mon fils.

— Qu'est-ce que tu dis comme bêtises, Hua, bien sûr que oui.

Quelques minutes plus tard, les voilà tous les trois, attablés dans leur cuisine.

Hua, silencieuse, lisant mentalement le document du Parti.

Soudainement on frappe à la porte.

— Que se passe-t-il ? demande Jun, un peu inquiet quand même.

Sa mère s'extrait de sa lecture.

— Ça doit pas être grand-chose, encore le voisin Chang qui vient demander du sel.

Elle pose le document et va à la porte pour ouvrir. Zhou Mingde, son directeur d'école, est devant elle.

C'est l'un de ses voisins, et elle le connaît depuis toute jeune, alors elle l'invite à rentrer.

— Rentre, camarade Mingde, nous fêtons un grand évènement !

Le directeur tourne la tête vers Hua, totalement étonné.

— Tu es déjà au courant ?

— Bien sûr... mon fils...

Mingde semble comprendre la méprise.

— Alors il y a une autre grande nouvelle, camarade He Hua.

— Laquelle ?

— Tu es désignée, depuis ce soir, "présidente du nouveau Comité révolutionnaire de notre école".

— Ah ! Tu es rentrée, ma chérie... J'ai comme l'impression que notre enfant t'a informée de cette extraordinaire nouvelle. Pour fêter sa prise de conscience politique, je nous ai offert une bouteille de vin ; ça fait bien longtemps que nous n'en avons pas eu l'occasion.

Elle se lève, enfin remise de ses émotions de mère, et la militante communiste, l'institutrice aux idéaux révolutionnaires et sincères, reprend le dessus.

Elle va pour prendre son fils dans ses bras, tellement émue, que ses larmes mouillent l'épaule de Jun.

— Je suis tellement fière de toi, Jun, je suis certaine que tu seras un bon soldat.

— Au service de notre peuple, renchérit Ping en ouvrant la bouteille.

Hua, elle, va chercher trois verres et revient, le visage séché et les yeux pétillants.

— Je sais que c'est une coutume bourgeoise, mais je vous propose un toast.

Stupéfaits de sa proposition, le mari et le fils la regardent, figés.

— Eh bien, heureusement que ta carrière parle pour toi, ma chère femme, ça m'amuse malgré tout... rien que de penser à la tête que ferait Zhou Mingde, ton directeur d'école.

Ils rient innocemment, tous les trois, ils lèvent leur verre et un silence accompagne leur geste inhabituel. C'est Jun qui le rompt, presque naïvement.

— Et à quoi ou qui boirons-nous alors ?

He Hua semble réfléchir quelques instants. Elle avait fait cette proposition, mais avait oublié son aboutissement logique.

— Au président Mao !

Les deux autres, répétant, joyeux...

— Au président Mao, qu'il vive éternellement.

Après ce moment exceptionnel de rareté, Hua ouvre son sac.

— Bon, je vous laisse finir cette soirée, je mangerai plus tard, je dois lire un document du Parti, qu'on m'a remis tout à l'heure... "Lin Biao et la voie de Confucius et de Mencius".

Son époux, très impliqué, lui aussi, dans la bonne marche du communisme chinois, se penche sur le document.

— À l'atelier, on m'en a parlé... mais je n'en ai vu aucune copie ; comment l'as-tu eue ?

— C'est Wang Bing, le secrétaire du comité du Parti du quartier.

Liu Ping prend un air taquin.

discuter, organiser des expériences pilotes et former des éléments moteurs.

*Comité central du Parti communiste chinois
18 janvier 1974"*

À Xuzhou, dès le 21, une réunion est organisée pour étudier et commencer à décider comment appliquer localement le document "Lin Biao et la voie de Confucius et de Mencius". La réunion locale se déroule au siège du comité du Parti du quartier, avec Wang Bing, secrétaire du comité du Parti du quartier, président de la réunion ; Zhang Shouyi, responsable du bureau de l'éducation du district de Xuzhou ; Liu Guoqiang, membre du comité du Parti de Xuzhou ; Ma Jianjun, représentant du district militaire de Xuzhou, officier politique ; Xu Lianfang, secrétaire de la cellule du Parti de l'école primaire du Drapeau rouge et Chen Dehua, ouvrier membre de l'Équipe de propagande ouvrière.

Wang Bing, le président de cette réunion, prend la parole.

— Bien, avant de conclure cette réunion d'étude avec l'approbation de tous, nous nous réunirons de nouveau, à l'école primaire du Drapeau rouge, lundi prochain pour désigner son nouveau comité révolutionnaire.

Ainsi, le 28 janvier 1974, à l'école primaire du Drapeau rouge, c'est l'effervescence, le Comité révolutionnaire de l'école se réunit, comme prévu en fin de journée, après les classes. Un léger conflit persiste entre le militaire Ma Jianjun et Wang Bing du Parti du quartier.

Ma Jianjun, représentant du district militaire de Xuzhou, après de longs palabres, reprend la parole.

— Je suis en désaccord avec la nomination de deux institutrices au sein du comité révolutionnaire de l'école. Je souhaite que l'un de nos officiers puisse garantir la bonne ligne politique, selon notre armée. Je propose donc Liang Zhen, c'est un officier zélé qui a toute ma confiance, il pourra ainsi piloter l'orientation politique de l'établissement et l'éducation idéologique des élèves.

Le silence se fait dans la salle de classe. Une gêne s'installe quelques instants. Puis, Wang Bing, après avoir toussoté diplomatiquement dans son poing serré, répond assez sèchement au militaire, mais sur un ton le plus suave possible.

— Camarade, je sais que vous avez connu quelques difficultés dans vos rangs depuis le début de notre révolution culturelle, et pour t'être

agréable et soutenir, en fin de compte, ta proposition, je m'en remets à notre groupe.

Tout d'abord, un nouveau long silence s'établit avant que l'ouvrier Chen Dehua ne lève la main pour donner son approbation. Suivent Zhang Shouyi, responsable à l'éducation d'une main mal assurée, mais décidée. Deux autres lèvent la main avant qu'enfin ce soit, pour ne pas paraître offensé, Wang Bing acquiesce en reprenant la parole.

— Je souhaite, alors, que He Hua soit nommée présidente du comité.

Quelques-uns font juste un signe de tête pour entériner ce choix, tandis qu'après quelques hésitations et une moue forcée, Ma Jianjun accepte finalement cette nomination. Mais, voulant sans doute avoir le dernier mot, il souhaite imposer la future destination des cinq membres de l'ancien comité, nommé en 1969, qui en sont écartés.

— Je pense que vous serez d'accord, dit-il sur un ton comminatoire... que Gao Yucheng, Wu Lihua, Huang Shiqiang, Deng Xiying et Qian Rongfu soient réaffectés à l'usine de pièces détachées de Xuzhou, afin qu'ils se critiquent et suivent plus fermement la ligne de Mao.

Malgré l'embarras palpable, le vote suivant est unanime et rapide.

Seuls deux des "anciens" sont reconduits :

Zhao Guowei, 52 ans ; directeur adjoint de l'école. Ancien instituteur, membre du comité révolutionnaire depuis 1969. Communiste discipliné, il a survécu aux différentes luttes politiques grâce à sa prudence et à son alignement constant sur la ligne de Mao. Il est reconduit en 1974 comme responsable administratif.

Wang Hui, 39 ans ; institutrice. Membre du comité depuis 1969, elle s'est fait remarquer pendant la Révolution culturelle par son engagement auprès des élèves et sa participation aux campagnes politiques. Elle s'est distinguée dans les séances d'étude politique et les campagnes de critique de Lin Biao et de Confucius. Elle conserve son siège, elle participe notamment au suivi politique des enseignants et aux décisions concernant l'orientation idéologique de l'école.

Et cinq nouveaux membres entrent au comité, dont, sur l'insistance du représentant militaire de la région :

Liang Zhen, 34 ans ; officier de l'APL détaché auprès du district militaire de Xuzhou. Désigné comme représentant de l'Armée populaire de libération, il est chargé de veiller à l'orientation politique de l'établissement et à l'éducation idéologique des élèves. Très discipliné et fidèle à

Mao, il intervient surtout dans les questions politiques plutôt que pédagogiques.

Liu Cheng, 45 ans ; ouvrier de l'atelier municipal d'entretien. Ancien militant révolutionnaire, il est désigné comme représentant ouvrier au comité, conformément au principe de participation des masses laborieuses à la direction de l'école.

Chen Yulan, 28 ans ; responsable locale des Jeunesses communistes. Issue du mouvement étudiant de la Révolution culturelle, elle est chargée de la propagande politique auprès des élèves et représente la jeune génération révolutionnaire au sein du comité.

Sun Meilan, 57 ans ; ancienne paysanne pauvre devenue cadre de quartier. Désignée comme représentante des masses populaires, elle n'a pas de fonction pédagogique mais participe aux décisions concernant l'orientation politique et l'organisation de l'école.

Et donc He Hua, qui est désignée "présidente du Comité".

Alors qu'elle ne sait toujours rien, Hua revient dans leur petit appartement, non loin d'une usine textile.

Lorsqu'elle ouvre la porte, son fils Jun l'accueille avec un large sourire.

— Maman, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer, car c'est grâce à ton enseignement que j'ai pris ma décision.

D'abord surprise, elle pose son sac, contenant livres et papiers divers, ainsi que les reliquats de son déjeuner dans une petite boîte.

— Ah ?

— Oui, je me suis engagé, aujourd'hui dans l'armée du peuple.

La nouvelle lui tombant dessus sans qu'elle y soit préparée, elle s'assied sur une des trois chaises de la cuisine.

— Mais... mais...

Elle prend quelques secondes pour évaluer les implications de cette nouvelle.

— Tu es heureuse, maman ?

— Oui, oui, bien sûr mon fils, donc tu ne vas pas suivre les études informatiques que tu voulais commencer ?

— Oui, je désirais tellement que tu sois fière de moi, j'ai l'impression que je serais, aujourd'hui, plus utile au peuple en le défendant qu'en apprenant quelque chose que je pourrais continuer à apprendre plus tard.

C'est à ce moment que son mari, Liu Ping, ouvre la porte de l'appartement. Il a une bouteille à la main.



10 septembre 1976 — JIAYUKOU

Lian Su (连素), 68 ans — paysan d'une commune populaire. Ancien professeur de philosophie à Pékin, il échappe de peu aux premières persécutions de la Révolution culturelle. En sep-

tembre 1969, un étudiant garde rouge respecté le fait passer pour un homme "bon et simple" plutôt que réactionnaire. Il part aussitôt et réussit à se faire oublier en choisissant de revenir dans la maison de ses parents, à la campagne. Il vit pauvrement, en autarcie, cultivant son lopin et élevant quelques animaux. Il ne suit plus que la voie d'une sagesse simple, se considérant comme un Chinois comme les autres.

Dans le petit village de Jiayukou, Su se réveille, comme tous les matins, très tôt, dans la maison familiale où il s'est fait oublier depuis 1966. La maison est faite de torchis et de briques. C'est son père qui l'a construite, après 1911, quand il était encore un tout petit enfant. Une seule pièce avec un coin avec une cheminée qui sert à faire cuire le riz avec ou sans quelques légumes, très rarement un lapin ou une poule, et lorsqu'il fait vraiment trop froid, à faire un bon feu dans le petitâtre ; un autre coin où il peut faire sa toilette dans un vieux baquet en métal ; celui qui déjà servait en 1911 pour la famille et où sa mère lui faisait faire sa toilette, tout petit ; un vieux sommier en bambous et par-dessus, un matelas de paille et un gros coussin de plumes, rare objet qu'il a gardé de son ancienne vie ; au centre de la pièce, une table, deux chaises... en cas d'un ou une invitée ; juste à côté de la table, une grosse caisse en bois où il range tout, vêtements, objets personnels divers et quelques livres de philosophie dans un double fond, qui ont ainsi échappé, avec beaucoup de chance, à toutes les dictatures et milices depuis la république de 1911 ; enfin, à côté de la porte, tous ses outils pour jardiner et travailler la terre.

Il se lève, allume un petit feu dans le petit trou de la colonne en briques où se trouve l'âtre ; pose la casserole d'eau de pluie ; celle qu'il récupère et qu'il protège comme un trésor.

"Eau bouillie, eau sans dangers, disait mère », se remémore-t-il... "Où est mon thé ?... Ah !..."

Il se baisse pour ouvrir une petite caisse à côté de la colonne.

"Voilà mon thé... il va falloir que j'en redemande à Ming..."

Il se tait intérieurement en regardant l'eau qui commence à dégager une légère brume de vapeur.

Une fois l'eau bouillie, il prépare son thé sur la table après avoir poussé un vieil exemplaire de "La terre chinoise" de Pearl Buck qu'il lisait hier

Du Fu
Le fonctionnaire de Shíháo²

À la nuit tombée, je loge à Shíháo ;
 Dans la nuit, voici venir les hommes chargés de
 lever les troupes.
 Le vieil homme franchit le mur pour s'enfuir ;
 La vieille femme sort à leur rencontre.
 Quelle colère dans la voix des soldats !
 Quelle douleur dans les plaintes de la vieille
 femme !
 J'entends la vieille dire :
 « Mes trois fils sont partis combattre.
 De l'un d'eux, j'ai reçu cette lettre :
 Les deux autres sont déjà morts.
 Ceux qui vivent n'ont plus qu'à vivre ;
 Ceux qui sont morts, c'est fini.
 Il n'y a plus personne dans cette maison, sinon
 l'enfant encore au sein de sa mère, et son petit
 frère qui ne sait pas encore marcher.
 Même sa mère n'a plus de vêtements complets ;
 Comment pourrait-elle sortir à la rencontre des
 hommes ?
 Mais puisque vous êtes venus cette nuit et que
 vous avez besoin de quelqu'un, laissez-moi vous
 suivre.
 Je serai encore capable de préparer le repas
 Pour les hommes qui partent demain matin. »
 La nuit s'achève dans les cris étouffés ;
 Je ne peux entendre que les sanglots de cette
 vieille femme.

² Extrait de "Les trois fonctionnaires" de Du Fu (712-770),
 traduction par Paul-Ferdinand Gohin.

soir. Une édition anglaise qu'il s'était procurée dans les années 1930.

D'un geste habituel, il allume le poste de radio.

"Allons... qu'est-ce qu'ils nous racontent aujourd'hui..."

Lorsqu'il entend la nouvelle.

"...mit central du Parti communiste chinois, le Comité permanent de l'Assemblée populaire nationale de la République populaire de Chine, le Conseil des affaires d'État de la République populaire de Chine et la Commission militaire centrale du Parti communiste chinois annoncent, dans une douleur et un chagrin extrêmes, à tout le Parti, toute l'armée et tous les peuples des différentes nationalités de notre pays que le camarade Mao Zedong, notre grand dirigeant aimé de notre Parti, de notre armée et des peuples de notre pays, le grand maître du prolétariat international et des nations et peuples opprimés, président du Comité central du Parti communiste chinois, président de la Commission militaire centrale du Parti communiste chinois et président honoraire du Comité national de la Conférence consultative politique du peuple chinois, après avoir été malade et avoir reçu des soins attentifs de toutes parts, est finalement décédé à Pékin, le 9 septembre 1976 à 0 h 10, des suites de l'aggrava..."

Il éteint le poste, secoué par deux sentiments divergents.

D'un côté une profonde respiration, la fin d'un règne qui aurait pu être autre chose qu'une longue liste de mauvais choix ; de l'autre, une crainte irrépressible du chaos qui peut s'abattre encore une fois sur la Chine, comme durant sa jeunesse et les seigneurs de la guerre, de 1916 à 1937.

Il replit le livre qu'il lisait hier soir, il tremblait.

— Où ai-je lu ce passage ? dit-il.

Ça faisait longtemps qu'il n'avait pas parlé à haute voix ; et cette si simple phrase l'étonne, tellement elle lui paraît anodine.

Il se rappelle la clique du Zhili, dans les années 1920, quand Zhang Zuolin et ses troupes du Fengtian avaient affronté les forces de Wu Peifu.

Tout en pensant à sa jeunesse, il feuillette l'ouvrage, tremblant de plus en plus.

"Pourvu qu'on y échappe... que le destin ne me soit pas funeste... Ah ! Voilà le passage..."

Il repositionne ses lunettes et lit même à haute voix, comme pour se rassurer, comme si quelqu'un d'autre lui lisait ce qui peut advenir en Chine quand c'est le chaos.

— Puis, dans cette ville qui le surprenait chaque jour par quelque nouveauté, Wang Lung vit une autre nouveauté qu'il ne comprit pas. Un jour que, en quête de clients, il tirait son pousse-pousse vide le long d'une rue, il vit un homme empoigné à l'improviste par une petite bande de soldats armés, et quand l'homme protesta, les soldats lui brandirent leurs couteaux à la figure. Tandis que Wang Lung considérait la scène avec établissement, deux autres hommes furent empoignés coup sur coup, et Wang Lung s'aperçut que ceux que l'on empoignait étaient tous des gens du commun qui travaillaient de leurs mains, et tandis qu'il restait là, ébahi, un autre encore fut empoigné, et celui-ci était un homme qui logeait dans la paillote voisine de la sienne contre le mur.

Alors Wang Lung sortit de sa stupeur en comprenant soudain que tous ces hommes empoignés ne savaient pas plus que lui pourquoi on s'emparait d'eux ainsi bon gré mal gré, qu'ils le voulussent ou non. Et Wang Lung, craignant d'être le suivant, jeta son pousse-pousse dans une ruelle latérale, où il l'abandonna, et s'enfila comme un trait dans la boutique d'un marchand d'eau chaude ; et il s'y cacha, tapi derrière les grandes chaudières, jusqu'après le passage des soldats...¹

Le souvenir de ce 29 octobre 1924, lorsque cette troupe de soldats de Feng Yuxiang, qui avaient déserté après son coup, à Pékin. Il avait seize ans, ses parents étaient absents pour aller vendre leurs productions au marché de Zhoukoudian. Il était loin à cette époque. Dans la charrette du village, chacun y avait mis sa production, elle était remplie. Eux et quelques villageois les accompagnaient, si bien qu'il ne restait pas grand monde à Jiayukou... dont lui.

Ils avaient pillé presque tout ce qu'il leur restait pour eux, pour passer l'hiver, ils avaient brûlé la ferme de Chen Shou, qui avait accompagné ses parents, après avoir violé sa femme, Sun Hua. Lui, il s'était terré dans le fond de la fosse d'aisance dans le jardin.

Il ferme violemment le livre, le regard dans le vide.

"Mao mort... que va-t-il nous arriver sur le crâne encore une fois ?"

Il tourne la tête vers la seule fenêtre de la maison, qui donne sur le potager. Le soleil s'est enfin levé.

¹ Extrait de "La terre chinoise", de Pearl Buck, traduit par Théo Varlet, éditions Rencontre Lausanne, sd.

“Bah, quel que soit le pouvoir et ses serviteurs, il me faut bien faire ce que j’ai à faire. La terre me nourrit, c’est ça l’important, et si des soldats, des miliciens ou des gardes viennent... j’essaierai de survivre, comme je le fais. Le vieux sage Confucius l’avait bien écrit : “L’homme fait ce qu’il doit faire, puis accepte ce qu’il ne peut maîtriser.”

FIN